JUDITH ET ESTHER

Mois de Marie du xix^è^ siècle

par **Monseigneur GAUME**
PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE

Gaume frères et J. Duprey, éditeurs, 1870

Salva nos, perimus
Sauvez-nous, nous périssons,
Matth., VIII, 25

AVANT-PROPOS

A mon livre.

1. Cher petit livre, enfant de ma vieillesse, quitte la maison de ton père et va par le monde accomplir la commission qui t'est donnée. Devant tes yeux je vais mettre ce qui t'arrivera ; et sur tes lèvres, ce que tu diras dans ta pérégrination.

Beaucoup te laisseront passer sans te regarder.

Beaucoup détourneront la tête pour ne pas te voir.

Beaucoup hausseront les épaules en te voyant.

Plusieurs diront du mal de toi.

Deux choses te consoleront : la pensée que tu accomplis un devoir et la rencontre plus ou moins fréquente d'âmes de bonne volonté, qui consentiront à t'écouter et même à lier conversation avec toi.

2. Si elles te demandent qui tu es, tu leur diras :

«Je suis un commis-voyageur de la Reine du ciel et de la terre ; je voyage sous sa protection et pour son compte. Afin de parler d'elle, je parcours les villes et les villages. Mon but est de rendre à tous ceux qui daigneront me croire, l'immense service de montrer le seul asile, où ils puissent désormais, où nous puissions tous, chères brebis du bon Dieu, échapper aux dents des loups affamés qui, à l'heure même, rôdent par milliers autour de nous pour nous dévorer».

3. Si elles ajoutent : Quel est cet asile ? Tu leur répondras : «C'est la Sainte Vierge».

Elles reprendront : «Bien d'autres avant toi nous l'ont dit. Tu n'as rien à nous apprendre : passe ton chemin».

Avant de continuer ta course, tu diras humblement : «Il est vrai, surtout depuis quelques années, beaucoup ont parlé de Marie. Mais, vous savez le mot : De Marie jamais assez, *De Maria numquam satis*. D'une mère chérie on ne parle jamais ni assez ni trop à des enfants bien nés. Il est vrai encore, ceux qui m'ont précédé ont exposé magnifiquement les grandeurs de Marie, ses gloires et ses mystères. Avec une éloquence qui ne m'est pas donnée, ils ont célébré sa puissance et ses bienfaits. A tous les âges et à toutes les conditions, ils l'ont présentée comme le modèle accompli de la vertu, la consolatrice des affligés, le refuge des pécheurs, l'espérance même des désespérés. Ce qu'ils ont dit est bien dit : je n'ai rien à ajouter».

4. Cette réponse amènera sur leurs lèvres la question suivante : Qu'as-tu donc à dire ?

«Ce que j'ai à dire, le voici : Les temps sont périlleux, très périlleux. Du côté des quatre vents, de sinistres nuages montent à l'horizon. Nuit et jour, on entend le bruissement de la tempête. Des armées de barbares, sans foi ni loi, s'agitent autour de nous et s'excitent au combat. Ils ont juré, ils ne s'en cachent pas, de renverser de fond en comble les sociétés actuelles, déjà minées dans leurs fondements. Aussi la peur est partout. Aujourd'hui même elle s'empare des plus intrépides, dans l'attente de ce qui, d'un jour à l'autre, peut arriver au monde entier.

«Me comprenez-vous ?» - Nous te comprenons.

«Me croyez-vous ?» - Nous te croyons ; et après, que veux-tu ?

5. Tu ajouteras :

«Ce que je veux, le voici. Dans la prévision, malheureusement trop certaine, du cataclysme inconnu qui menace le monde, je voudrais élever la dévotion à la hauteur des besoins publics. Je voudrais montrer la puissante Reine du ciel et la faire invoquer, non plus seulement comme une bienfaitrice particulière ; mais comme l'unique secours, l'unique refuge, l'unique salut des nations du dix-neuvième siècle, envahies par l'esprit du mal, et, par lui, entraînées à travers des crimes sans nom et des révolutions de plus en plus profondes, à leur ruine totale, le socialisme et la sauvagerie.

6. A ce langage, ceux qui daigneront t'écouter, s'écrieront : la tâche est difficile. Tu t'empresseras de répondre : «Je le sais». Puis, en toute humilité, c'est-à-dire en toute vérité, tu ajouteras : «Cette tâche est mille fois au-dessus de mes forces, mais, pour l'accomplir, j'ai un puissant auxiliaire.

- Quel est-il ?

«C'est le dix-neuvième siècle lui-même».

- Voici qui est nouveau.

«Nouveau, si vous voulez, mais vrai».

7. Tu les prieras de te prêter un instant d'attention et tu expliqueras ainsi ta pensée :

«Comme dans tout homme il y a deux hommes le bon et le mauvais ; il y a deux dix-neuvièmes siècles, le bon et le mauvais. Le mauvais est un coupable endurci, qui boit le crime, comme nous buvons un verre d'eau ; un fou furieux qui n'entend plus raison : avec lui il n'y a rien à faire. Autre est le bon. Il craint le mal et les conséquences du mal, parce qu'il a la conscience du bien et des lois de la justice éternelle. Il voit la vérité, parce qu'il a le cœur pur. A ses yeux la vérité est que le mauvais dix-neuvième siècle marche rapidement vers l'abîme ; qu'il y marche, parce qu'il tourne le dos à Marie, à Jésus-Christ et à Dieu ; et que le seul moyen de n'y être pas entraîné avec lui, c'est de s'attacher, plus fortement qu'on ne le fit jamais, à Marie, à Jésus-Christ, à Dieu.

8. - Pourquoi nommes-tu Marie en première ligne ?

«Je nomme Marie en première ligne, parce qu'elle est le premier degré de l'échelle qui conduit à Dieu ; parce que Dieu a voulu que tous les biens, particuliers et publics, nous vinssent par Marie ; parce qu'elle a pour mission spéciale et éternelle d'écraser la tête du serpent ; par conséquent la dernière victoire, la plus éclatante de toutes lui est réservée comme la première».

- Comment sais-tu que le bon dix-neuvième siècle comprend cela ?

«Vous-mêmes comment ne le savez-vous pas ? Il suffit d'ouvrir les yeux pour le voir : Regardez».

9. «Depuis quarante ans, un instinct mystérieux, irrésistible, pousse le bon dix-neuvième siècle vers Marie. Le fait est visible comme le jour. Pour honorer la puissante Reine de l'univers, pour obtenir sa protection, et, s'il m'est permis de le dire, pour la populariser, le bon dix-neuvième siècle a fait plus, pendant la première moitié de sa vie, que plusieurs siècles antérieurs pendant toute la durée de leur existence : quelques faits seulement, inconnus jusqu'à lui.

«Le *Mois de Marie*, célébré aujourd'hui dans les cinq parties du monde ; non seulement dans les villes, mais dans les plus humbles villages.

«La *Médaille miraculeuse*, suspendue sur des millions et des millions de poitrines, dans tous les lieux qu'éclaire le soleil.

«Le *Rosaire vivant*, immense concert d'invocations, nuit et jour, retentissant au cœur de Marie, partout où il y a des catholiques, et il y en a partout.

«Les *grands Pèlerinages* aux sanctuaires les plus vénérés de Marie : Boulogne, Chartres, Einsidein, Verdelais, l'Hosier, Rocamadour, repris avec un éclat jusqu'ici sans exemple.

«Des *Statues sans nombre*, érigées au pied des montagnes, sur le bord des chemins, à l'entrée des villages, et devant lesquelles Marie est invoquée des milliers de fois dans un jour.

«*L'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires* pour la conversion des pécheurs : véritable arbre de vie dont le fruit a ressuscité des milliers de morts, dans l'ancien et le nouveau monde.

«*L'Association de Notre-Dame du Sacré-Cœur*, qui honore Marie comme la maîtresse absolue du cœur de son divin Fils et comme l'avocate des causes désespérées : manifestation nouvelle de confiance illimitée, hier encore inconnue, et aujourd'hui célèbre dans toute l'Europe.

«Une foule d'ouvrages d'histoire, d'érudition et d'éloquence, auxquels il faut ajouter plus de cinquante mois de Marie, consacrés à exploiter la mine inépuisable de beauté, de bonté, de puissance, qu'on appelle Marie.

«Les apparitions célèbres de Rimini, de Lourdes et de la Salette, par lesquelles le ciel encourage si vivement le bon dix-neuvième siècle, dans sa dévotion envers l'auguste Vierge.

«Enfin, comme couronnement de toutes ces manifestations étonnantes, la proclamation solennelle du dogme de l'Immaculée Conception».

10. Ces faits sont vrais : nous les voyons de nos yeux : mais que prouvent-ils ?

«Ce qu'ils prouvent, je vais vous le dire. Vous le savez comme moi : la Providence ne tâtonne jamais. Dans les conseils de Son infaillible sagesse, tout arrive à Son heure. Pourquoi les faits que je viens de rappeler, et d'autres encore, ont-ils lieu aujourd'hui, et non pas hier ou demain ? Pourquoi? Évidemment parce qu'ils ont aujourd'hui leur raison d'être c'est-à-dire qu'ils répondent à un besoin d'aujourd'hui.

«Si, d'une part, il est vrai, comme on n'en saurait douter, que tous les grands événements de l'histoire ont été pressentis et prédits ; s'il est vrai, d'autre part, que Dieu a donné aux nations, comme aux individus, l'instinct de leur conservation, que faut-il conclure du mouvement providentiel qui pousse aujourd'hui le bon dix-neuvième siècle, c'est-à-dire la partie intelligente de l'humanité, à se réfugier sous la protection de la sainte Vierge ? Sans crainte d'erreur, il faut conclure que nous marchons vers des événements tels que la toute puissante Reine du ciel et de la terre, honorée, aimée, invoquée, suppliée avec une ardeur sans exemple est le dernier espoir des nations au dix-neuvième siècle».

11. Le raisonnement parait juste, et nous comprenons le but de ton voyage ; nous en sentons la nécessité. Mais une chose que nous ne comprenons pas, c'est ton nom de *Judith* et d'*Esther*.

«En effet, ce nous est un mystère. Vous dire pourquoi il m'a été donné, est une tâche que je remplirai volontiers. Seulement, je dois vous en prévenir : il faut que vous m'accordiez chaque jour, pendant un mois, un quart d'heure d'entretien. L'à-propos de mon nom ne peut s'expliquer en moins de temps».

Accordé.

«Rassurez-vous cependant : l'ennui, j'ose l'espérer, ne vous gagnera pas. Le quart d'heure, dont je vous demande l'aumône, sera constamment employé à raconter d'intéressantes histoires, dans lesquelles nous trouverons, avec l'indication de nos devoirs et le motif de nos espérances, le portrait du présent et la prophétie de l'avenir.

«Ainsi, à demain».

O Marie ! douce mère et puissante Reine, votre divin fils récompense richement un verre d'eau froide donné en Son nom. Votre cœur est semblable au Sien, et votre puissance ne connaît pas de limites. Vous daignerez donc bénir, j'en ai la confiance, ce modeste travail. Il vous est offert, au soir de ma vie, comme un témoignage de la tendresse filiale qu'une mère pieuse m'inspira pour vous dès l'enfance, et comme un tribut de la reconnaissance qui vous est due, pour les bienfaits sans nombre dont vous m'avez comblé pendant ma longue et difficile carrière.

Dans ce mois de Marie, qui sort du cadre ordinaire, on a voulu :

1° Combattre le goût épidémique des lectures frivoles et malsaines, en faisant relire, pendant un mois, quelques pages substantielles des saintes Écritures. Disons mieux, en racontant les deux épisodes les plus dramatiques qu'on ait écrits dans aucune langue. Merveilleuses histoires dont plusieurs, sans doute, connaissent le fond; mais dont le plus grand nombre a oublié ou n'a jamais su les saisissants détails.

2° Élever la dévotion envers la sainte Vierge à la hauteur des besoins du monde actuel, en avertissant les chrétiens d'intéresser la puissante Reine du ciel, non plus seulement à leur sanctification personnelle, mais au salut des Nations et au triomphe de l'Église, par la conversion des peuples nombreux qui lui ont été donnés en héritage, et qui ne font point encore partie du divin bercail ou qui tendent à s'en éloigner.

3° Soutenir et développer le zèle pour les œuvres si évidemment providentielles de la *Propagation de la Foi* et de la *Sainte-Enfance*.

4° Remplir de confiance les fidèles du dix-neuvième siècle, si justement alarmés, en leur montrent, dans Judith et dans Esther, la figure certaine de la sainte Vierge ; et, dans leurs victoires sur les ennemis de l'ancien peuple de Dieu, l'annonce non moins certaine des victoires et surtout de la dernière victoire de la Reine du ciel, sur les ennemis du nouveau peuple de Dieu, la sainte Église catholique.

Résumées dans la *Réflexion* qui termine la lecture de chaque jour, ces pensées, jointes aux *Invocations* et à la *Résolution Pratique*, nous ont paru suffire, sans de longues prières, pour atteindre le but proposé.

Comme ce mois de Marie est consacré aux intérêts publics, chaque nation aura son jour de prières. Le prêtre qui présidera le mois de Marie fera connaître les besoins de chaque peuple, ou les fidèles eux-mêmes les trouveront dans les *Annales de la Propagation de la Foi* et de la *Sainte-Enfance*.

Ier JOUR.

LES FIGURES ET LA RÉALITÉ.

1. Quand un peintre a conçu un tableau, il commence par en tracer l'esquisse. Telle a été la conduite de Dieu dans le gouvernement du monde. Voulant réaliser un jour les chefs-d'œuvre de Sa puissance, de Sa sagesse et de Sa bonté, Notre-Seigneur Jésus-Christ, la sainte Vierge et l'Église, Il les a ébauchés dans le peuple juif. Le peuple juif est donc la figure du peuple chrétien, et le peuple chrétien, c'est l'Église, c'est nous. Rien n'est plus certain.

2. L'Écriture et la tradition concourent à prouver cette grande vérité. Descendu sur la terre pour instruire les hommes, le Fils de Dieu déclare que tous les livres de l'Ancien Testament rendent témoignage de Lui, annoncent Sa venue, Ses travaux, Ses miracles, l'établissement de Son règne, tous les mystères de Sa vie et de Sa mort[1]. Les apôtres parlent comme leur divin Maître. Saint Paul en particulier, enseigne expressément que ce qui arrivait aux Juifs était la figure de ce qui devait nous arriver à nous-mêmes (I Corin, x, 1, 6, etc.).

3. Même langage dans la bouche des Pères de l'Église. Pour eux, l'Ancien Testament, c'est la rose en bouton, et le nouveau, la rose épanouie. «L'Ancien Testament, dit saint Augustin, cache le nouveau : le nouveau manifeste l'ancien. Tout ce que nous lisons dans les Ecritures, antérieures à l'avènement du Seigneur, n'a été écrit que pour annoncer cet avènement et figurer l'Église, c'est-à-dire le peuple de Dieu répandu dans toutes les nations. Non seulement les paroles des saints, patriarches et prophètes, qui ont précédé la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais encore leur vie, leurs alliances, leurs enfants, leurs actions furent la prophétie du temps actuel».

Ce qu'il dit des particuliers, le grand docteur l'affirme du peuple lui-même. «La délivrance d'Égypte figure la délivrance du peuple chrétien, par le baptême. Pharaon et les Égyptiens, engloutis dans la mer Rouge, sont les persécuteurs de l'Église, anéantis par Notre-Seigneur, le vrai Moïse. Le voyage d'Israël dans le désert, c'est le voyage de l'Église dans le désert de ce monde. La terre promise, c'est le ciel. Ainsi de l'Agneau pascal, de la Manne, de l'Arche d'alliance, des sacrifices et de tout l'ensemble des fêtes, des institutions et des rites de la loi ancienne».

[1] I Jean, III, 14 ; Luc, IV, 16 ; Jean, V, 39 ; Luc, XXIV, 25, 44, etc.

4. Prise dans son ensemble et dans ses principaux détails, l'histoire du peuple juif est donc notre histoire anticipée. Sa vocation à la Foi est la figure de la nôtre. La perpétuité miraculeuse de ce peuple, toujours attaqué et toujours subsistant, la figure de l'Église toujours persécutée et toujours pleine de vie. Si leurs patriarches, chefs vénérables de la nation choisie, sont la figure de Notre-Seigneur, chef auguste de la grande nation catholique, leurs femmes célèbres sont la figure de la sainte Vierge. Les victoires remportées par elles sur les ennemis de leur peuple, sont la figure des victoires remportées par Marie sur les ennemis de l'Église,

5. Entre tous les ennemis de l'ancien peuple de Dieu, Holoferne et Aman apparaissent comme des figures saisissantes et terribles des ennemis actuels du peuple chrétien. Les replacer sous nos yeux, c'est montrer au naturel les ennemis que nous avons aujourd'hui à combattre. De même, les deux femmes de l'Ancien Testament, appelées à vaincre ces deux redoutables ennemis, sont la figure incontestable de la sainte Vierge[1].

Elles la réfléchissent si parfaitement, non seulement dans la beauté de leur corps, mais encore dans les qualités de leur âme, et surtout dans leur mission providentielle, qu'on n'en saurait douter. Celui qui les forma pour sauver Israël, avait les yeux fixés sur le divin original, appelé Marie, la plus belle des créatures, la plus sainte et de toute éternité prédestinée à vaincre les plus redoutables ennemis de l'Église, le véritable Israël de Dieu. Ces deux femmes, à jamais illustres, sont Judith et Esther.

Les faire connaître en elles-mêmes et dans leur ressemblance avec la sainte Vierge, c'est faire connaître et invoquer Marie, comme elle doit être connue et invoquée au dix-neuvième siècle : je veux dire comme le salut des nations actuelles. C'est montrer aux chrétiens le chemin de la victoire et prophétiser leur délivrance.

Réflexion. - En écrivant, dans l'histoire du peuple juif, l'histoire de l'Église, Dieu nous montre l'unité de Ses conseils. Afin que personne ne pût méconnaître Notre-Seigneur, ni Marie, ni l'Église, Il a voulu que l'histoire de tous les siècles leur rendît témoignage. Qu'Il en soit à jamais béni ! Cette conduite, digne de Son infinie sagesse, éclaire notre esprit, soutient notre espérance, et donne un fondement inébranlable à notre Foi.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple ; ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Église.
Pratique. - Assister exactement et pieusement au mois de Marie.

IIè JOUR.

NABUCHODONOSOR.

1. Vers le centre de l'ancienne Asie, dans un riche pays appelé la Médie, était une ville célèbre entre toutes les villes : c'était Ecbatane, capitale de l'empire des Mèdes. Représentez-vous une immense cité, toute bâtie en belles pierres de taille, resplendissante de palais magnifiques, dont le principal était couvert en tuiles d'argent ; peuplée d'innombrables habitants et entourée de sept rangs de murailles, comme on n'en voit plus.

2. Les murailles ou remparts d'Ecbatane avaient cent pieds de large, sur quarante de haut. De distance en distance, ils étaient flanqués de tours carrées de cent quarante pieds de hauteur, et de quatre-vingts pieds de circonférence. Les portes de la ville s'élevaient à la hauteur des tours. Tous les remparts étaient crénelés, et les créneaux peints de diverses couleurs. Ceux du premier rempart, du côté de la campagne, étaient blancs ; ceux du second, noirs ; ceux du troisième, pourpre ; ceux du quatrième, azur ; ceux du cinquième, orange ; ceux du sixième, argent ; ceux du septième, or. Il serait difficile de se faire une idée du spectacle que devaient présenter ces gigantesques murailles, lorsqu'elles réfléchissaient les rayons du brillant soleil d'Asie (Hérod., liv. I, § 98).

3. Dans cette ville opulente régnait, vers l'an six cent cinquante avant Notre-Seigneur, le roi Arphaxad. Plein de confiance dans ses fortifications, dans son armée et dans ses chariots de guerre, il se regardait comme invincible. Cependant, Nabuchodonosor, roi des Assyriens, lui déclara la guerre. A la tête de leurs puissantes armées, les deux monarques se rencontrèrent dans une grande plaine, voisine du Tigre et de l'Euphrate. Arphaxad fut vaincu.

4. Enflé de sa victoire, Nabuchodonosor crut que rien ne devait lui résister. Ses prétentions n'allaient à rien moins qu'à se faire reconnaître pour le souverain et le dieu de tout l'Orient. Il envoya donc des officiers de sa cour dans tous les pays circonvoisins, dans la Cilicie, à Damas, dans le Liban, dans la Galilée, dans la Samarie, au-delà du Jourdain et jusqu'à Jérusalem, avec ordre de dire à tous ces peuples qu'ils eussent à se soumettre à son empire. Mais tous, d'un commun accord, refusèrent ce qu'il demandait et renvoyèrent honteusement ses députés. Alors Nabuchodonosor, irrité contre toute cette terre, jura, par son trône et par son royaume, qu'il se vengerait de ces contrées.

5. Sans perdre un instant, il assembla tous les anciens de la nation, tous ses généraux et ses guerriers, et leur communiqua le secret de son dessein. «Ma volonté, leur dit-il, est de m'assujettir toute la terre». Ce qui ayant été approuvé de tous, Nabuchodonosor fit venir Holoferne, général en chef de ses troupes, et lui dit : «Allez attaquer tous les pays d'Occident, et principalement ceux qui ont méprisé mes ordres. N'épargnez aucun royaume et emparez-vous de toutes les villes fortifiées».

[1] Corn. a Lap. *Argument. In Judith et Esther* c. II, 8.

6. Holoferne appela tous les chefs de corps et il compta, pour se mettre en campagne, cent vingt mille hommes de pied et douze mille archers à cheval, auxquels se joignirent bientôt dix mille cavaliers, venus des différentes parties d'Assyrie. Il se fit précéder d'une multitude de chameaux, chargés de provisions pour l'armée, et d'innombrables troupeaux de bœufs et de moutons. Il commanda de plus que, dans toute l'Assyrie, on tint prêt du blé sur son passage. Après avoir pris dans les trésors du roi des sommes immenses d'or et d'argent, il partit lui et toutes ses troupes, avec ses chariots de guerre, sa cavalerie et ses archers, qui couvrirent la face de la terre, comme des sauterelles.

Réflexion. - L'application de ce que je viens de lire se fait d'elle-même à notre situation présente et en montre la gravité. Nabuchodonosor, enflé de ses victoires, veut se faire adorer comme le seul dieu par tous ses sujets. C'est le démon, prince de l'orgueil, qui a toujours voulu et qui, grâce à ses nombreux triomphes, veut, aujourd'hui plus que jamais, se faire adorer par toute la terre, à la place de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin de redevenir ce qu'il était dans l'ancien paganisme, le roi et le dieu du monde. Holoferne, exécuteur impitoyable des ordres de son maître, voit son armée se grossir de jour en jour. C'est la personnification des suppôts de Satan dont la multitude, toujours croissante, cherche par tous les moyens à détruire la religion et l'Église, pour établir sur leurs ruines le règne de toutes les passions déchaînées.

Invocations.- Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple ; ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour la France.
Pratique. - Éviter soigneusement les fautes de propos délibéré.

III[è] JOUR.

HOLOFERNE.

1. Holoferne était un soudard, voluptueux et cruel, qui ne connaissait d'autre droit que la force, d'autre loi que les penchants de son cœur dépravé. Lorsqu'il eut franchi les frontières d'Assyrie, il s'empara de toutes les places fortes de la Cilicie, prit d'assaut la grande ville de Mélite, capitale de la Mélitine dans la Cappadoce, et livra tout le pays au pillage. Ensuite, il passa l'Euphrate, força toutes les villes de la terre de Madian, emmena avec lui tous les habitants, prit toutes leurs richesses, et fit passer au fil de l'épée tous ceux qui voulurent lui résister.

2. De là, il descendit dans les plaines de Damas au temps de la moisson, brûla tous les blés et fit couper tous les arbres et toutes les vignes. La terreur de ses armes se répandit sur tous les habitants de la terre. Alors, les rois et les princes de toutes les contrées circonvoisines lui envoyèrent des ambassades.

«Que votre colère, lui dirent ces humbles députés, s'apaise à notre égard. Nous aimons mieux vivre en servant le grand roi Nabuchodonosor, que de nous voir exposés à périr misérablement par le glaive ou par l'esclavage. Toutes nos villes, toutes nos terres, nos collines, nos champs, nos troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres, tous nos chevaux, tous nos chameaux, toutes nos richesses et nos familles sont à votre disposition. Nous serons vos esclaves, nous et nos enfants. Venez à nous comme un maître pacifique, et demandez-nous tous les services qu'il vous plaira».

3. Holoferne ne répondit rien ; mais il partit à la tête de sa cavalerie, s'empara de tout le pays et prit dans toutes les villes, pour troupes auxiliaires, les hommes les plus braves et les plus propres à la guerre. Telle était la frayeur qu'il inspirait, que les princes et les personnes les plus honorables de toutes les villes, sortaient au-devant de lui, avec tous les habitants. On lui jetait des couronnes, on le recevait avec des flambeaux, en dansant au son des tambours et des flûtes.

4. Néanmoins, ils ne purent adoucir la férocité de son cœur. Il détruisit leurs villes et coupa leurs bois sacrés, parce que Nabuchodonosor lui avait commandé d'exterminer tous les dieux de la terre, afin qu'il fût seul appelé dieu par les nations soumises à son empire. Traversant ensuite la Mésopotamie, Holoferne vint dans l'Idumée dont il prit toutes les villes. Là, il séjourna trente jours et réunit toutes ses troupes pour se porter sur la Palestine.

5. Informés de la conduite d'Holoferne et de ses projets, les Juifs furent saisis de crainte. Ils appréhendaient avec raison qu'il ne fît à Jérusalem et au temple du vrai Dieu, ce qu'il avait fait aux autres villes et à leurs temples. En conséquence, ils occupèrent tous les défilés et tous les sommets des montagnes, par où l'ennemi pouvait passer. Ils environnèrent leurs bourgs de murailles et amassèrent des blés pour se préparer à la guerre. A ces moyens de défense commandés par la prudence humaine ils s'empressèrent d'en ajouter d'autres beaucoup plus sûrs.

Tout le peuple cria vers le Seigneur avec grande instance ; et ils humilièrent leurs âmes dans les jeûnes et les prières, eux et leurs femmes. Les prêtres se revêtirent de cilices, et les enfants se prosternèrent devant le temple, et on couvrit d'un cilice l'autel du Seigneur.

6. Alors Éliachim, le grand prêtre, parcourut tout le pays, disant aux enfants d'Israël : «Sachez que le Seigneur exaucera vos vœux, si vous persévérez dans le jeûne et la prière. Souvenez-vous de Moïse qui, non par le fer, mais par de saintes prières, défit Amalec, confiant en sa force, en son armée, en ses boucliers, en ses chariots et en ses

cavaliers. C'est ainsi qu'il en sera de tous les ennemis d'Israël, si vous persévérez dans l'œuvre que vous avez commencée».

Réflexion. - Les ravages et les cruautés d'Holoferne sont une faible image des calamités de tout genre qui attendent les nations devenues, par leur faute, la proie du grand homicide. Quant à ces princes et à ces peuples, que la crainte fait tomber aux genoux du barbare vainqueur et qui se donnent à lui en qualité d'esclaves, ne représentent-ils pas au naturel ces foules d'hommes et de femmes de tout rang, de toute condition et de tout pays, qui sacrifient et qui sacrifieront leur conscience, leur liberté, leur dignité à la crainte de perdre ce qu'ils ont, ou au désir d'avoir ce qu'ils n'ont pas ? Frère, sœur, ami, parent, compatriote de ces malheureux déserteurs de la Foi, je suis exposé aux mêmes tentations. Mon devoir est d'imiter Israël et de demander miséricorde. En priant pour les nations actuelles, menacées de si grands maux, c'est pour moi-même que je prie et pour ce que j'ai de plus cher.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des nations, priez pour l'Angleterre.
Pratique. - Faire une bonne confession.

IVè JOUR.

ACHIOR.

1. Cependant Holoferne s'était remis en marche. Déjà il avait passé les frontières de la Palestine et se trouvait à peu de distance d'une ville forte de la Galilée, appelée Béthulie. Apprenant que les enfants d'Israël se disposaient à lui résister, il en fut transporté de colère. Sur-le-champ, il appelle les princes de Moab et les chefs des Ammonites qui s'étaient rendus à lui. «Apprenez-moi, leur dit-il, quel est ce peuple qui occupe les montagnes ; quelles sont leurs villes et quelle en est la force et le nombre ; quelle est la puissance de ce peuple, leur multitude et le général de leur armée. Dites-moi aussi pourquoi ils sont les seuls entre tous les peuples de l'Occident, qui nous méprisent et qui ne sont point venus au-devant de nous, pour nous recevoir pacifiquement».

2. Alors Achior, roi des Ammonites, lui répondit : «Seigneur, si vous daignez m'écouter, je vous dirai la vérité touchant ce peuple qui habite les montagnes, et nulle parole fausse ne sortira de ma bouche. Ce peuple est de la race des Chaldéens. Il habita d'abord la Mésopotamie, parce qu'ils ne voulaient pas adorer les dieux de leurs pères, qui demeuraient en Chaldée. Ayant renoncé à la pluralité des dieux, ils adorèrent le seul Dieu du ciel, qui leur ordonna d'aller habiter à Charan[1]. Mais une famine ayant désolé tout le pays, ils descendirent en Égypte, où ils se multiplièrent de telle sorte, que leur multitude devint innombrable.

3. «Comme le roi d'Égypte les traitait avec dureté et les accablait de travaux pour bâtir ses villes, ils crièrent vers leur Dieu, qui frappa de différentes plaies toute la terre d'Égypte. Lorsque les Égyptiens leur eurent permis de se retirer, le Dieu du ciel leur ouvrit la mer Rouge, qu'ils traversèrent à pied sec. Les Égyptiens, s'étant mis à leur poursuite, furent tellement ensevelis dans les eaux, qu'il n'en resta pas un seul pour apprendre cet événement à leurs descendants. Après être sortis de la mer, les enfants d'Israël traversèrent les déserts de Sina, vainquirent tous les rois chananéens, et s'emparèrent de leurs villes et de leurs terres, qu'ils habitent aujourd'hui. Personne n'a pu vaincre ce peuple, si ce n'est lorsqu'il a abandonné son Dieu.

«Maintenant donc, seigneur, informez-vous si ce peuple a fait quelque chose contre son Dieu. Si cela est, allons les attaquer, parce que leur Dieu vous les livrera. Mais si ce peuple n'a point offensé son Dieu, nous ne pourrons leur résister. Leur Dieu prendra leur défense, et nous deviendrons l'opprobre de toute la terre».

4. Le discours d'Achior blessa au vif l'orgueil d'Holoferne qui, s'adressant à Achior, lui dit :

«Parce que tu as fait le prophète, en nous disant que le Dieu d'Israël sera le défenseur de Son peuple, je te ferai voir, moi, qu'il n'y a point d'autre dieu que Nabuchodonosor. Tu le sauras, lorsque le fer de mes soldats te déchirera les flancs et que tu tomberas percé de coups, parmi les blessés et les morts d'Israël. Et pour que tu connaisses le sort qui t'attend, tu vas être, dès ce moment, joint à ce peuple, afin que, lorsque nous les aurons tués comme un seul homme, tu périsses toi-même avec eux».

5. Là-dessus, Holoferne commande à ses gens de prendre Achior, de le mener à Béthulie et de le livrer aux Israélites. Un peloton de soldats se saisissent d'Achior et prennent leur chemin à travers la plaine. Mais comme ils approchaient des montagnes, sur lesquelles la ville était bâtie, les frondeurs israélites sortirent contre eux. A leur aspect, les gens d'Holoferne se détournèrent du côté de la montagne et lièrent Achior à un arbre, par les pieds et par les mains. Ainsi attaché avec des cordes, ils le laissèrent là, et retournèrent vers leur maître. Les frondeurs israélites vinrent au lieu où il était. Ils le délièrent et le conduisirent dans la ville.

Réflexion. - Comme Holoferne et ses officiers se moquèrent des prédictions d'Achior et qu'ils voulurent le faire mourir pour avoir dit la vérité ; nos ennemis, les ennemis de l'Eglise et des peuples, ne manqueront pas de se moquer de nos prévisions. Ils prendront même nos conseils en mauvaise part. Nous leur serons à charge. Notre vue même les

[1] Aujourd'hui Haran, ville de Mésopotamie, célèbre par le séjour d'Abraham.

fatiguera; et, dans leur pensée, ils se promettront de nous faire disparaître avec le christianisme, au jour de leur victoire. Laissons les méditer leurs sinistres projets. Seulement ayons soin de nous tenir bien avec Dieu. Le Tout-Puissant, toujours fidèle à Ses promesses, montrera qu'aujourd'hui comme autrefois, Il sauve ceux qui espèrent en Lui et confond les orgueilleux qui se confient en eux-mêmes.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Espagne.
Pratique. Attaquer avec courage la passion dominante.

Vè JOUR.

BÉTHULIE.

1. Achior fut conduit sur la grande place de Béthulie. Là, environné de tout le peuple, on lui demanda pourquoi les Assyriens l'avaient abandonné, lié de la sorte. Il dit ce qu'il avait répondu aux questions d'Holoferne, et comment celui-ci, transporté de colère, avait commandé qu'on le mît entre les mains des Israélites, afin qu'après sa victoire, il le fît périr dans les supplices avec tous les Israélites, parce qu'il avait dit que le Dieu du ciel serait leur défenseur.

2. Quand Achior eut parlé, tout le peuple se prosterna le visage contre terre, et tous ensemble mêlant leurs cris et leurs larmes, adressèrent au Seigneur cette prière : «Dieu du ciel et de la terre, regardez leur orgueil ; voyez notre abaissement et considérez l'état où sont réduits vos saints. Montrez que Vous n'abandonnez pas ceux qui mettent leur confiance en Votre bonté, et que Vous humiliez ceux qui présument d'eux-mêmes et se glorifient dans leurs propres forces».

3. Ayant ainsi prié durant tout le jour, ils dirent à Achior : «Le Dieu de nos pères, dont vous avez annoncé la puissance, vous en récompensera, et vous rendra vous-même témoin de la ruine de nos ennemis». Le soir étant venu et le jeûne fini, Ozias, chef du peuple, reçut Achior dans sa maison et lui donna un grand souper auquel il invita tous les anciens. Puis, on passa la nuit en prières.

4. Dès le lendemain, Holoferne donna ordre à ses troupes de marcher contre Béthulie. Grâce aux recrues forcées qu'il avait faites sur la route, il se trouvait à la tête de cent soixante-dix mille hommes d'infanterie et de vingt-deux mille hommes de cavalerie. En suivant, non sans peine, le flanc des montagnes, toute cette armée finit par arriver au sommet le plus élevé, vis-à-vis de grande plaine de Dothaïn et d'Esdrelon. La plaine d'Esdrelon est célèbre par les batailles dont elle fut plusieurs fois le théâtre. Dothaïn n'est pas moins célèbre. C'est là que Joseph fut vendu par ses frères aux marchands Ismaélites. Quant à Béthulie, c'était une ville de moyenne grandeur, située dans la Galilée et appartenant à la tribu de Zabulon. Assise au sommet escarpé d'une montagne et environnée de précipices, elle était regardée comme imprenable.

5. A la vue de cette multitude qui couvrait toutes les hauteurs, les Israélites eurent recours à leurs armes ordinaires. Ils se prosternèrent devant Dieu, la tête couverte de cendres, et Le conjurèrent de faire éclater Sa miséricorde sur Son peuple. Puis, ils firent garder nuit et jour l'étroit défilé qui conduisait à la ville. De son côté, Holoferne en personne vint reconnaître la place, dont il fit le tour. Ayant remarqué que la source dont les eaux abreuvaient Béthulie, arrivait dans la ville par un aqueduc, prolongé, hors des murs, il le fit couper.

Il y avait néanmoins des fontaines peu éloignées des remparts, ou les assiégés allaient furtivement chercher de l'eau, plutôt pour soulager leur soif que pour l'apaiser. Les Ammonites et les Moabites, qui faisaient partie de l'armée d'Holoferne, s'en étant aperçus, lui dirent : «Voulez-vous vaincre les Israélites sans combat ? mettez des gardes près des fontaines, pour les empêcher d'y puiser de l'eau, et vous les ferez mourir de soif, ou les forcerez à se rendre».

6. Ce conseil plut à Holoferne. Une compagnie de soldats fut placée près de chaque fontaine. Cette garde ayant duré vingt jours toutes les citernes et les réservoirs qui étaient dans la ville furent mis à sec, il ne restait pas à Béthulie de quoi donner à boire un seul jour aux habitants. Déjà on distribuait l'eau par mesure. Dans cette extrémité, tous les habitants vinrent trouver Ozias, chef du peuple, et lui dirent : «Nous vous en conjurons devant le ciel et la terre, livrez incessamment la ville à Holoferne, et faites-nous trouver une mort prompte par l'épée, au lieu de cette mort lente que la soif, qui nous brûle, nous fait souffrir».

7. A ce discours succédèrent les gémissements et les cris de toute la multitude. Prolongés pendant plusieurs heures, ils finirent par cette ardente prière au Dieu d'Israël : «Seigneur, nous avons péché ; mais ayez pitié de nous, parce que Vous êtes bon. Châtiez-nous Vous-même, et n'abandonnez pas ceux qui Vous connaissent à un peuple qui ne Vous connait pas, de peur qu'on ne dise parmi les nations : Où est leur Dieu ?». Alors Ozias, prosterné lui-même devant Dieu, se leva, le visage baigné de larmes, et leur dit : «Ayez courage, mes frères, attendons encore pendant cinq jours la miséricorde du Seigneur. Si, jusque-là, il ne nous vient pas de secours, nous ferons ce que vous avez proposé».
Réflexion. - Comme Béthulie, l'Église et les nations chrétiennes sont aujourd'hui environnées d'ennemis, qui joignent la ruse à la violence. A l'exemple d'Holoferne qui fit couper les eaux de Béthulie, ils s'efforcent par leurs mauvaises doctrines d'ôter la Foi au dix-neuvième siècle, afin de lui couper toute communication avec Dieu. Gardons-nous de

donner dans le piège. Fermons les yeux pour ne lire ni leurs journaux ni leurs livres. Bouchons-nous les oreilles pour ne pas entendre leurs blasphèmes. Prions, au contraire, avec plus d'instances ; et, plus patients que les habitants de Béthulie, ne fixons pas à la Miséricorde divine un terme au-delà duquel nous cesserons de l'invoquer. La grâce a ses moments : attendons-les avec confiance.

Invocations. – Épargnez, Seigneur, Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Italie.
Pratique. - Faire chaque semaine une fervente communion pour l'Église et pour le monde.

VIè JOUR.

JUDITH.

1. La résolution de se rendre ne tarda pas à être connue de celle qui devait être l'héroïne de Béthulie et la libératrice de son peuple : cette femme était Judith. Issue d'une des principales familles de la ville, Judith était une jeune veuve qui avait perdu son mari depuis environ trois ans. Pénétrée du néant des choses de ce monde, elle s'était préparé au haut de sa maison un appartement secret, où elle vivait retirée avec ses servantes. Elle portait le cilice et jeûnait tous les jours de sa vie, excepté les jours de sabbat et les fêtes de la maison d'Israël. Elle était parfaitement belle et jouissait d'une très grande fortune. Tout le monde l'estimait, parce qu'elle servait fidèlement le Seigneur, et il n'y avait personne qui dit d'elle le moindre mal.

2. Ayant donc appris qu'Ozias avait promis de livrer la ville dans cinq jours, elle envoya quérir quelques anciens du peuple. Ils vinrent, et elle leur dit :

«Qu'est-ce que cette résolution qu'a prise Ozias de livrer la ville aux Assyriens, s'il ne vous venait pas de secours dans cinq jours ? qui êtes-vous pour tenter le Seigneur ? Ce n'est pas là le moyen d'attirer Sa miséricorde, mais plutôt d'exciter Sa colère. Vous avez prescrit à Dieu le terme de Sa miséricorde, et vous Lui avez marqué un jour, selon qu'il vous a plu. Mais le Seigneur est bon : faisons pénitence de cette faute même, et implorons Sa miséricorde avec beaucoup de larmes. Souvenons-nous que Dieu ne menace pas comme un homme. Si le repentir ne les arrête, Ses menaces s'exécutent.

«Prions le Seigneur avec confiance de nous faire sentir, en la manière qu'il Lui plaira, les effets de Sa miséricorde. Il le fera d'autant mieux que nous n'avons pas commis les péchés de nos pères. Ils abandonnèrent le Seigneur pour adorer des dieux étrangers. Pour nous, nous ne connaissons d'autre Dieu que Lui. Maintenant donc, mes frères, comme vous êtes les anciens du peuple, et que leur vie dépend de vous, parlez-leur de manière à relever leur courage, leur rappelant que nos pères ont été tentés pour éprouver s'ils servaient Dieu véritablement».

3. Les anciens répondirent à Judith :

«Tout ce que vous avez dit est véritable, et il n'y a rien à reprendre dans vos paroles. Nous vous supplions donc de prier vous-même pour nous, parce que vous êtes une femme sainte et craignant Dieu». Judith ajouta :

«Comme vous reconnaissez que ce que j'ai pu vous dire est de Dieu, éprouvez aussi si ce que j'ai résolu de faire vient de Lui. Priez-Le de m'affermir dans le dessein que j'ai formé. Je ne vous en dis pas davantage. Tenez-vous seulement cette nuit à la porte de la ville».

4. Lorsque les anciens se furent retirés, Judith entra dans son oratoire. C'était à la chute du jour, au moment où s'offrait à Jérusalem le sacrifice du soir. Dans les calamités qui menacent tout un peuple, il convient que les prières particulières se joignent aux prières publiques. A cette union est attachée une efficacité puissante, selon la promesse de Notre-Seigneur : *Là où deux ou trois sont réunis en Mon Nom, Je suis au milieu d'eux*. La sainte veuve se revêtit d'un cilice, se couvrit la tête de cendres, et, se prosternant devant le Seigneur, elle Lui adressa la prière suivante. Nous la lirons non seulement de bouche, mais de cœur ; non seulement aujourd'hui, mais chaque jour de ce mois consacré à la divine Judith : nulle autre n'est mieux appropriée à nos besoins.

5. «Seigneur, Dieu de mes pères, assistez-moi dans ce moment, moi faible veuve, je Vous en conjure. Souvenez-Vous des anciennes merveilles que Vous avez accomplies en faveur de Votre peuple. Regardez le camp des Assyriens, comme Vous daignâtes un jour regarder le camp des Égyptiens lorsqu'ils poursuivaient Vos serviteurs. Vous ne fîtes que jeter un regard sur leur armée et ils se perdirent dans les ténèbres. L'abîme retint leurs pas, et les eaux les engloutirent. Seigneur, que ceux-ci périssent de même, eux qui s'appuient sur leur multitude, et qui ne savent pas que Vous êtes notre Dieu, le Dieu des victoires et que Votre Nom est Jéhova.

«Faites, Seigneur, que l'orgueil d'Holoferne soit abattu par sa propre épée. Qu'il soit pris par ses propres yeux, comme par un piège, en me regardant, et blessez-le par la grâce des paroles qui sortiront de ma bouche. Donnez-moi assez de constance pour le mépriser et assez de force pour le perdre. Ce sera un monument de gloire pour Votre nom, qu'il périsse par la main d'une femme. Dieu des cieux, maître de l'univers, exaucez-moi, pauvre suppliante qui mets toute ma confiance en Votre miséricorde. Fortifiez la résolution de mon cœur, afin que toutes les nations connaissent que Vous êtes Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre que Vous».

Réflexion. - Aux grands maux les grands remèdes. La conduite des Israélites menacés d'être pillés, incendiés, égorgés, de voir leurs autels renversés et leur temple profané, nous dit ce que nous devons faire, nous chrétiens du dix-neuvième siècle. Tous ensemble les habitants de Béthulie crient vers Dieu avec une grande instance. Ils s'humilient dans le jeûne et dans la prière, le jour et la nuit. C'est ainsi qu'ils font violence au ciel, et que le cri de leur détresse parvient jusqu'à Judith.

Former des associations de prières, comme celle qui nous réunit pendant le mois de Marie ; nous humilier devant Dieu ; nous réconcilier avec Lui, jeûner, prier et prier encore : tels sont nos devoirs en présence des maux qui nous menacent. Si nous les remplissons, nos supplications toucheront le cœur de la véritable Judith. Elle priera son Fils Tout-Puissant, prendra notre cause en main et deviendra notre libératrice.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Allemagne.
Pratique. - Réciter de cœur les actes de Foi, d'Espérance et de Charité.

VII[è] JOUR.

JUDITH SORT DE BÉTHULIE.

1. Judith avait prié toute la nuit, le visage prosterné contre terre. Il était environ deux heures du matin, lorsqu'elle se releva, appela une de ses suivantes, descendit de son oratoire et quitta ses habits de veuve. Elle se lava le corps, se l'oignit d'un parfum précieux, sépara ses cheveux en différentes tresses, se mit sur la tête une coiffure magnifique, ornée de pierreries, se revêtit des habits de sa joie, prit une chaussure très riche, des bracelets, des pendants d'oreille, des bagues, se para enfin de tous ses ornements. A cette brillante parure le Seigneur ajouta un nouvel éclat, parce que tout cet ajustement n'avait pour principe aucun mauvais désir, mais la vertu. Ainsi ornée, Judith était d'une beauté incomparable.

2. Afin de ne point se souiller par les viandes des gentils, elle fit porter à sa suivante une outre de vin, un vase d'huile, de la farine, des figues sèches, du pain et du fromage, et partit ainsi. Arrivées à la porte de la ville, elles trouvèrent Ozias et les anciens du peuple, qui attendaient. En voyant Judith, ils furent tellement fascinés par l'éclat de sa beauté, qu'ils la laissèrent passer sans lui adresser aucune question. Ils se contentèrent de lui dire : «Que le Dieu de nos pères vous donne Sa grâce, et qu'Il affermisse toutes les résolutions de votre cœur, afin que Jérusalem soit glorifiée en vous et que votre nom soit au nombre des saints».

3. Cependant Judith, se recommandant à Dieu, passa la porte, elle et sa suivante. C'était au point du jour. Comme elle descendait de la montagne, les vedettes des Assyriens l'aperçurent et l'arrêtèrent, en lui disant : «D'où venez-vous, et où allez-vous ?»[1]

Elle répondit : «Je suis une fille des Hébreux ; je me suis enfuie d'avec eux, parce que j'ai reconnu qu'ils vous seront livrés, pour n'avoir pas voulu se rendre à vous volontairement. C'est pourquoi je me suis dit : J'irai trouver le prince Holoferne, pour lui découvrir leurs secrets et lui donner le moyen de les prendre sans qu'il perde un seul homme».

En l'écoutant, leurs yeux demeuraient fixés sur son visage, tant ils étaient ravis de sa beauté.

4. «Vous avez sauvé votre vie, lui dirent-ils, en prenant la résolution de descendre vers notre prince. Lorsque vous paraîtrez devant lui, soyez sûre qu'il vous traitera bien et que vous lui gagnerez le cœur». Ils la conduisirent donc à la tente d'Holoferne et l'annoncèrent. Holoferne l'eut à peine vue, qu'il fut pris par ses yeux. Il était assis sous son pavillon, dont les draperies étaient de pourpre, brodées d'or relevé d'émeraudes et de pierres précieuses. Judith, ayant jeté les yeux sur son visage, se prosterna devant lui. Les gens d'Holoferne s'empressèrent de la relever par l'ordre de leur maître.

5. Alors Holoferne lui dit : «Ayez bon courage ; bannissez de votre cœur toute crainte. Mais dites-moi d'où vient que vous avez quitté votre peuple et que vous vous êtes résolue de venir vers nous ?» Judith lui répondit : «Accueillez les paroles de votre servante, parce que, si vous suivez les avis de votre servante, Dieu achèvera d'accomplir à votre égard ce qu'Il a résolu. La puissance de Nabuchodonosor, roi de la terre, est en vous, pour châtier tous ceux qui lui résistent. La sagesse de votre esprit est célèbre parmi toutes les nations, et on ne parle dans tout le pays que de votre habileté dans la guerre.
«On n'ignore pas non plus ce que vous a dit Achior et de quelle manière vous avez commandé qu'il fût traité. Les Israélites savent qu'ils ont offensé leur Dieu, et la terreur de vos armes les a saisis. Ils sont de plus désolés par la famine, et on peut déjà les tenir pour morts par la soif qui les brûle. Ils ont même résolu de tuer leurs bestiaux pour

[1] Dans une guerre juste, comme celle des Juifs contre les Assyriens, non seulement l'emploi de la force ouverte est légitime, mais encore celui de la force cachée ou de la ruse. Il est permis d'induire en erreur ceux qu'il est permis de tuer. Ruse et stratagème sont indifférente de leur nature : tout dépend du but auquel on les fait servir. Le but de Judith, inspirée de Dieu, étant bon, ses paroles comme sa parure n'ont rien que de louable. C'est une ruse de guerre, voilà tout. Voir Corn. a Lap., *in Judith*, c. XII.

boire leur sang, et de manger les choses consacrées à Dieu, auxquelles il ne leur est pas permis de toucher. Puisqu'ils se conduisent de telle sorte, il est certain qu'ils vous seront livrés. Ce que moi, votre servante, connaissant, je me suis enfuie d'avec eux pour vous annoncer toutes ces choses».

Tout ce discours plut à Holoferne et à ses officiers. Ils admiraient la sagesse de Judith et se disaient l'un à l'autre : «Il n'y a point dans toute la terre de femme semblable à celle-ci pour la beauté du visage ou pour la sagesse des paroles».

Réflexion. - Béthulie est aux abois. Les habitants ont adressé directement leurs prières au Seigneur. Aucun secours ne leur est arrivé. Abattus, découragés, ils ont résolu de se rendre à leurs ennemis. Ils avaient oublié de recourir à celle, par qui Dieu voulait les sauver. Mais Judith avait vu leurs angoisses. Sans être priée et n'écoutant que son amour pour son peuple, elle se dévoue afin de le sauver.

Les nations d'aujourd'hui, les provinces, les villes, les villages, les familles même, sont comme autant de villes assiégées par d'implacables ennemis. Le mal gagne de plus en plus. Le découragement s'empare des âmes, et, dans une espèce d'indifférence et de stupeur, on se résigne à ce qui doit arriver. Que reste-t-il ? Prier, prier beaucoup et nous souvenir que nous avons aussi une Judith, choisie de Dieu pour sauver le monde. Tous les siècles ont admiré le dévouement de la jeune veuve de Béthulie : c'est ici surtout qu'elle est la figure de la sainte Vierge.

Plus admirable est le dévouement de Marie. Pour sauver le genre humain, elle a exposé plus que sa vie, elle a donné celle de son Fils. Mais aussi sa médiation auprès de Dieu est devenue toute-puissante. Cette médiation est notre dernier espoir. Puisque, par la grâce de Dieu, le bon dix-neuvième siècle l'a compris, il tient en ses mains le gage de son salut.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Prusse.
Pratique. Assister à la messe pendant la semaine.

VIIIè JOUR.

JUDITH DANS LA TENTE D'HOLOFERNE.

1. Alors Holoferne commanda qu'on fît entrer Judith dans la tente, où étaient ses trésors et qu'elle y demeurât. «Vous serez nourrie, ajouta-t-il, des mets de ma table». Judith lui répondit : «Je ne pourrai pas manger des choses que vous ordonnez qu'on me donne, parce que j'offenserais mon Dieu. Je mangerai de ce que j'ai apporté avec moi». Grande leçon ! qui condamne hautement les esclaves du respect humain.

2. Holoferne repartit : «Si ce que vous avez apporté avec vous vient à manquer : que ferons-nous ?» Judith lui répliqua : «J'en jure par votre vie, mon seigneur, avant que votre servante ait consommé tout ce qu'elle a apporté, Dieu fera par ma main ce qu'Il m'a inspiré». Holoferne n'insista pas davantage, et ses serviteurs conduisirent Judith dans la tente qui lui était assignée. Elle demanda, en y entrant, la liberté de sortir la nuit et avant le jour, pour aller faire sa prière, et invoquer le Seigneur. C'était la coutume des Juifs de réciter certaines prières, deux fois par jour, le matin à la pointe du jour, et le soir à l'apparition des étoiles. On voit que les prières du soir et du matin sont une loi de l'humanité.

3. En demandant cette permission, Judith avait un double but. Elle voulait, d'abord, dans les graves circonstances où elle se trouvait, observer exactement ses devoirs envers Dieu, afin de s'assurer Sa protection. Elle voulait de plus se ménager la liberté de sortir du camp, sans exciter de soupçons, lorsqu'elle le jugerait convenable. Holoferne accueillit sa demande et commanda aux huissiers de sa chambre de la laisser entrer et sortir, selon qu'elle le voudrait, pendant trois jours, pour adorer son Dieu. Elle sortit donc toutes les nuits, dans la vallée de Béthulie, et s'y lavait. C'était, sans doute, afin de se purifier des souillures légales qu'elle pouvait contracter au milieu des Gentils. La fontaine existe encore, et les pèlerins de terre sainte ne manquent pas de la visiter.

4. Après s'être lavée, Judith priait le Seigneur Dieu d'Israël, de la conduire dans le dessein qu'elle avait prémédité pour la délivrance de son peuple. Commun aux Juifs et aux premiers chrétiens, l'usage de se laver avant de prier est encore observé par le prêtre qui se prépare à monter à l'autel. La netteté du corps rappelle la pureté d'âme qu'il faut apporter dans les communications avec Dieu. Rentrée dans sa tente, Judith y restait jusqu'à ce qu'elle prit sa nourriture, vers le soir. Ainsi, elle jeûnait tous les jours. La prière et le jeûne étaient les deux armes dont elle se munissait pour conserver sa vertu et pour délivrer son peuple.

5. Le quatrième jour après l'arrivée de Judith, Holoferne donna un grand festin à ses principaux officiers : Judith y fut invitée. «Bonne jeune fille, lui dit l'envoyé chargé de l'invitation, ne craignez pas d'entrer chez mon seigneur. Il veut vous honorer en vous faisant manger avec lui et boire du vin dans la joie». Judith répondit : «Qui suis-je, moi, pour m'opposer à la volonté de mon seigneur ? Je ferai ce qu'il trouvera bon et qui lui paraîtra le meilleur».

6. Elle se leva ensuite, se para de ses ornements et, étant entrée dans la tente d'Holoferne, elle parut devant lui. Holoferne, en la voyant, fut frappé au cœur. Le festin commença et se prolongea fort avant dans la nuit. «Buvez, disait

Holoferne à Judith, mangez avec joie parce que vous avez trouvé grâce devant moi». Judith répondait : «Je boirai, mon seigneur, parce que je reçois aujourd'hui le plus grand honneur que j'aie reçu de ma vie». Cependant elle ne toucha ni aux mets ni au vin qui lui étaient offerts mais elle prit ce que sa suivante lui avait préparé, et elle mangea et but devant lui. Holoferne, transporté de joie, but ce soir-là plus de vin qu'il n'en avait bu en aucun jour de sa vie.

Réflexion. - Judith, dans la tente d'Holoferne, c'était la brebis dans l'antre du lion. L'histoire n'offre pas de position plus délicate et plus périlleuse. Dans ses paroles et dans ses démarches, quelle prudence il fallait à Judith pour ne rien laisser soupçonner de son dessein ! Afin de se défendre des attaques livrées à sa vertu, quel besoin elle avait d'une force toute divine. C'est dans son union intime avec Dieu, qu'elle puisa l'une et l'autre. Ici, comme ailleurs, elle était la figure de la sainte Vierge.

Retirée tour à tour dans le temple de Jérusalem ou dans sa maison de Nazareth, Marie prépara, par ses longues austérités et par ses prières incessantes, la victoire qu'elle devait remporter sur le démon. Non moins difficile que celle de Judith, est la position de l'Église au milieu du monde, devenu pour elle une nouvelle tente d'Holoferne. Comme ceux de Béthulie, les deux plus redoutables ennemis de l'Église et des nations du dix-neuvième siècle, sont les démons de l'orgueil et de la volupté. Voulons-nous les vaincre ? recourons aux armes de Judith et de Marie. Ce genre de démons, dit Notre-Seigneur, ne peut être chassé que par la prière et le jeûne.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple ; ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Pologne.
Pratique. - Jeûner le samedi, ou, au moins, faire chaque jour une mortification.

IXè JOUR.

JUDITH COUPE LA TÊTE D'HOLOFERNE.

1. Vers le milieu de la nuit, les officiers d'Holoferne, dans un état complet d'ivresse, se retirèrent, comme ils purent, chacun dans sa tente. Les gens de service, qui de leur côté s'étaient permis de larges libations, se trouvaient accablés de sommeil, en sorte qu'il ne resta personne pour veiller auprès du général. Un des huissiers, Vagao, ferma la porte de la tente dans laquelle Judith se trouvait seule avec Holoferne, et s'empressa, pour les mêmes raisons que les autres, de gagner sa demeure. Quant à Holoferne, plus ivre que personne, on l'avait transporté sur son lit, où, dans un sommeil de plomb, il digérait le vin qu'il avait bu avec excès.

2. Judith, se voyant seule, entrouvrit la porte de la tente et dit à sa suivante de se tenir dehors devant la tente et d'y faire le guet. Pour elle, debout devant le lit, elle priait avec larmes, et, remuant les lèvres en silence, elle disait : «Seigneur Dieu d'Israël, fortifiez-moi, et favorisez en ce moment l'ouvrage de mes mains, afin que, selon Votre promesse, Vous releviez Jérusalem, Votre ville, et que j'achève ce que j'ai cru pouvoir se faire par Votre assistance». On voit qu'en tout cela Judith agissait par l'inspiration divine.

3. Sa prière finie, elle s'approcha doucement de la colonne qui était au chevet du lit d'Holoferne et délia le cimeterre qui y était attaché. L'ayant tiré du fourreau, elle prit Holoferne par la chevelure, et dit : «Seigneur Dieu, fortifiez-moi à cette heure». En même temps, elle le frappa deux fois sur le cou et lui abattit la tête. Ensuite, elle détacha des colonnes du lit une draperie, dans laquelle elle enveloppa la tête d'Holoferne, dont elle fit rouler le corps sur le pavé. Après avoir pris le temps de respirer, elle sortit, et donna à sa suivante la tête d'Holoferne, en lui disant de la mettre dans son sac.

4. Toutes deux s'éloignèrent aussitôt, selon leur coutume, comme pour aller prier. Elles traversèrent le camp, et, tournant le long de la vallée, elles arrivèrent, avant le jour, à la porte de la ville. Alors Judith dit aux sentinelles : «Ouvrez les portes, le Seigneur est avec nous ; Il a signalé Sa puissance en faveur d'Israël». Les sentinelles, ayant reconnu sa voix, appelèrent les anciens du peuple. La porte fut ouverte : toute la ville fut bientôt sur pied. Non seulement les anciens, mais tous les habitants, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, accoururent auprès de Judith. Ils n'espéraient plus la revoir. Son retour inopiné, à pareille heure, la curiosité, la crainte, l'espérance les remplissaient d'inquiétude.

5. Ils allumèrent des flambeaux et se pressèrent autour de Judith. La jeune et modeste héroïne monta sur un lieu élevé, commanda le silence, et, tous s'étant tus, elle dit : «Louez le Seigneur notre Dieu qui n'a point abandonné ceux qui espéraient en Lui. Il a, par moi, Sa servante, accompli Sa miséricorde, comme Il l'avait promise à la maison d'Israël : par ma main, il a tué cette nuit l'ennemi de Son peuple». Et, tirant de son sac la tête d'Holoferne, elle la leur montra, disant : «Voici la tête d'Holoferne, général de l'armée des Assyriens ; et voici le pavillon sous lequel il était couché dans son ivresse, et où le Seigneur notre Dieu l'a frappé par la main d'une femme.

«Vive le Seigneur parce que Son ange m'a gardée, lorsque je suis sortie d'ici, tant que je suis demeurée là et lorsque je suis revenue. Le Seigneur n'a point permis que Sa servante fut souillée ; mais Il m'a ramenée auprès de vous sans aucune tache de péché, joyeuse de sa victoire, joyeuse de mon évasion et joyeuse de votre délivrance. Rendez-Lui tous des actions de grâces, parce qu'Il est bon et que Sa miséricorde s'étend à tous les siècles».

Réflexion. - Plus nous avançons, plus la ressemblance entre Judith et la sainte Vierge devient frappante. Holoferne est la figure du démon. Judith lui coupe la tête. Marie, la véritable Judith, écrase la tête, non plus du représentant du démon, mais du démon lui-même. Holoferne est la terreur de l'Orient. Au milieu de ses victoires, une sorte de duel s'établit entre lui et une simple femme et, comme en se jouant, cette femme lui coupe la tète avec son propre glaive. A cette première victoire, Judith en ajoute une autre. Au milieu de ce camp d'impudiques, elle conserve toute sa vertu, et revient triomphante, chargée des dépouilles de ses ennemis.

Un combat singulier entre Marie et le démon dure depuis le commencement du monde ; et Marie, toute seule, a terrassé, elle terrasse encore, elle terrassera toujours, le démon et ses légions innombrables. Dans cette lutte à outrance, Marie non seulement a conservé intacte sa virginité, mais encore elle la conserve dans ces multitudes de vierges de tous les pays et de tous les siècles, glorieux trophée de sa victoire et ornement incomparable de l'Église. Si donc aujourd'hui nous sommes environnés d'Holoferne, à la tête de nombreuses armées, ne craignons pas. La vraie Judith est avec nous. Supplions-la, comme il convient, de faire en faveur des nations ce que l'ancienne Judith fit en faveur de son peuple, et nous verrons des miracles.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Russie.
Pratique - Réciter chaque jour le *Souvenez-vous.*

X^{è} JOUR.

JUDITH DE RETOUR À BÉTHULIE.

1. Aux paroles de Judith, tous se prosternèrent le visage contre terre, adorèrent le Seigneur et dirent à Judith : «Le Seigneur vous a bénie dans Sa force ; par vous Il a anéanti nos ennemis».

Puis, Ozias, le chef du peuple, se levant, ajouta : «Vous êtes bénie du Seigneur, le Dieu Très-Haut, plus que toutes les femmes de la terre. Béni soit le Seigneur qui a conduit votre main, pour frapper le chef de nos ennemis. Il a rendu aujourd'hui votre nom si célèbre, que vos louanges ne cesseront jamais sur les lèvres des hommes qui se souviendront de la puissance du Seigneur. Ils vous loueront éternellement, parce que vous n'avez pas craint d'exposer votre vie, en voyant l'extrême affliction de votre peuple et qu'avec l'aide de notre Dieu vous l'avez sauvé de la ruine». Tout le peuple, ivre de joie, répondit : «Amen, amen».

2. Holoferne était mort ; personne n'en doutait. Néanmoins, comme aucun Israélite n'avait vu de près le général des Assyriens, Judith voulut qu'on appelât Achior, afin qu'il reconnût la tête d'Holoferne. Quand il fut en sa présence, Judith lui dit :

«Le Dieu d'Israël à qui vous avez rendu témoignage, en déclarant qu'Il a le pouvoir de Se venger de Ses ennemis, a coupé lui-même, cette nuit, par ma main, la tête du chef de tous les infidèles, et pour que vous soyez convaincu que cela est vrai, voici la tête d'Holoferne ! Reconnaissez celui qui, dans l'insolence de son orgueil, méprisait le Dieu d'Israël, et menaçait de vous faire mourir, disant : Lorsque le peuple d'Israël sera vaincu, je te ferai passer au fil de l'épée».

3. Achior voyant la tête d'Holoferne, fut saisi d'effroi : il tomba la face contre terre et demeura quelque temps en proie à la plus vive agitation. L'incroyable victoire, dont il avait la preuve sous les yeux, lui causait une sorte de stupeur. A la crainte de la mort dont il était personnellement menacé, succédait la confiance ; à la tristesse, la joie ; à l'inquiétude, l'admiration, et, avec toutes ces impressions entrait dans son âme la Foi au Dieu d'Israël, dont il allait devenir le fervent adorateur. Revenu à lui, il se prosterna aux pieds de Judith : « Vous êtes, lui dit-il, la bénie de votre Dieu, dans tout l'héritage de Jacob, parce que le Dieu d'Israël sera glorifié en vous, parmi tous les peuples auxquels parviendra votre nom».

4. Sans plus tarder, Judith dit à tout le peuple : «Écoutez-moi, mes frères, suspendez cette tête au haut de nos murailles. Et, aussitôt que le soleil sera levé, que chacun prenne ses armes, et sortez tous avec grand bruit, non pour descendre jusqu'aux ennemis, mais comme vous disposant à les attaquer. Il faudra nécessairement que les postes avancés prennent la fuite, et s'en aillent éveiller leur général pour le combat. Lorsque leurs généraux auront couru à la tente d'Holoferne, et qu'ils n'y auront trouvé qu'un corps sans tête, nageant dans son sang, la frayeur les saisira. Le trouble se mettra dans l'armée et vous choisirez ce moment pour marcher hardiment contre eux, parce que le Seigneur les foulera sous vos pieds».

5. Rien de plus sage que le conseil de Judith. Descendre dans la plaine et vouloir se mesurer avec la puissante armée des Assyriens, avant que la mort d'Holoferne eût été connue, c'était pour les habitants de Béthulie, relativement peu nombreux et affaiblis par la faim et par la soif, courir à une défaite certaine. D'un autre côté, laisser passer le premier moment de stupeur et d'effroi causé dans le camp ennemi, par la mort d'Holoferne, c'était donner aux Assyriens le temps de se reconnaître, de nommer immédiatement un nouveau général et de pousser le siège de Béthulie, avec une ardeur surexcitée par le désir de la vengeance.

6. Achior admira la sagesse de Judith et, voyant le prodige que le Dieu d'Israël avait fait en faveur de Son peuple, il abandonna le culte des idoles, crut en Dieu et fut incorporé au peuple d'Israël, ainsi que toute sa race jusqu'à ce jour.

Réflexion. - La reconnaissance est le premier sentiment des habitants de Béthulie pour leur libératrice. C'est avec juste raison. Tous, hommes, femmes, enfants, riches et pauvres qui, hier encore, s'attendaient à mourir, se voient aujourd'hui assurés de conserver leurs biens, leur liberté et leur vie. Telle doit être notre conduite à l'égard de la sainte Vierge. Qui de nous, dans le cours de sa vie, n'a pas dû à la céleste Judith d'être délivré de quelque Holoferne ? disons-lui donc dans l'effusion de notre cœur : Vous êtes bénie entre toutes les femmes : puisse notre reconnaissance égaler vos bienfaits !

A un courage héroïque Judith joint une prudence consommée. Elle empêche son peuple de compromettre sa victoire, en se jetant imprudemment au milieu des infidèles. Précieuse leçon que nous donne Marie d'éviter les occasions du péché : notre témérité nous ferait perdre le fruit de sa protection. Imitons plutôt Achior. Pénétré de reconnaissance pour Judith et ravi d'admiration pour son courage et pour sa sagesse, il abandonne le culte des idoles et adore le Dieu d'Israël. Renonçons comme lui aux idoles, grandes ou petites, que nous adorons peut-être encore, et gardons désormais notre culte, nos pensées, nos affections et nos œuvres pour le seul Dieu vivant et véritable.

Invocations. - Épargnez Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Suède.
Pratique. - Faire une aumône.

XIè JOUR.

LE CAMP D'HOLOFERNE.

1. Aussitôt que le jour parut, les habitants de Béthulie, dociles aux conseils de Judith, suspendirent à leurs remparts la tête d'Holoferne. Chacun prit ses armes, et tous sortirent de la ville en faisant le plus de bruit possible et en poussant de grands cris. Les avant-postes des Assyriens se replièrent sur le camp, où ils donnèrent l'alarme. Les officiers coururent à la tente d'Holoferne pour prendre ses ordres ; mais ils la trouvèrent fermée.

2. Il était de règle que personne ne devait ni frapper à la porte, ni entrer dans la tente du général. Ils prirent donc le parti de faire du bruit, afin de le tirer de son sommeil ; mais aucun mouvement ne se remarquait dans l'intérieur de la tente. Comme le temps pressait et que tous les officiers supérieurs arrivaient successivement, on prit le parti de forcer la consigne. Quelques généraux dirent aux chambellans : «Entrez et éveillez-le, parce que les rats sont sortis de leurs trous et osent nous défier au combat». C'est par ce terme de mépris qu'ils désignaient les habitants de Béthulie.

3. Alors le premier chambellan, Vagao, ouvrit la porte, mais n'osa pénétrer dans l'intérieur de la tente. Debout entre la porte et la draperie qui la séparait de la chambre proprement dite, il frappa dans ses mains, croyant qu'Holoferne appesanti par le vin, continuait de dormir d'un profond sommeil : silence absolu. Il frappe de nouveau, prête l'oreille ; mais, n'entendant ni mouvement ni respiration, il s'avance, détourne la draperie et voit le corps d'Holoferne, étendu par terre, sans tête et baigné dans son sang.

4. A cette vue, il pousse un cri lamentable et déchire ses vêtements. Puis, il entre dans la tente de Judith, et, ne l'ayant pas trouvée, il sort et dit à tous les officiers : «Une seule femme juive a mis la confusion dans la maison de Nabuchodonosor : Holoferne est étendu par terre et sa tête n'est plus avec son corps». Les chefs de l'armée ayant entendu ces paroles déchirèrent leurs vêtements. Une frayeur intolérable les saisit ; leur tête se troubla et tout le camp retentit de cris effroyables.

5. La nouvelle de la mort d'Holoferne parvint bientôt jusqu'aux derniers rangs de l'armée. Officiers et soldats étaient dans la consternation et ne savaient quel parti prendre. Dans cette indécision il faut reconnaître un effet de la justice de Dieu. Autrement, qui aurait empêché les Assyriens de se choisir immédiatement un autre chef pour continuer le siège ? Comment expliquer qu'une armée de cent soixante-dix mille hommes se trouve tout à coup saisie d'une panique universelle et irrémédiable, en présence d'ennemis peu nombreux et jusque-là objet de leurs risées ? Mais le Dieu qui résiste aux superbes voulut humilier l'orgueil des Assyriens, comme il avait humilié celui des Madianites, en mettant en fuite leur immense multitude, aux cris de trois cents soldats de Gédéon, armés de trompettes et de flambeaux cachés dans des vases de terre.

6. Hors d'eux-mêmes, les Assyriens poussés par la frayeur dont ils étaient saisis, ne pensaient qu'à fuir, il en résulta bientôt un tumulte effroyable. Nul ne parlait à son camarade : tous, baissant la tête, abandonnaient leurs armes et leurs bagages, et se hâtaient de courir pour échapper aux Hébreux, dont ils entendaient les cris et dont ils voyaient les guerriers descendre de la montagne, les armes à la main, pour fondre sur eux. La déroute fut complète. Du haut de leurs murs les habitants de Béthulie virent leurs ennemis cherchant leur salut dans la fuite, prendre à l'aventure les chemins de la plaine et les sentiers des collines, sans savoir où ils allaient.

Réflexion. - A la nouvelle de la mort d'Holoferne, à la vue de sa tête suspendue aux murs de Béthulie, les Assyriens sont frappés de stupeur. Reconnaissant que leur défaite est l'œuvre d'une femme, d'une femme seule, ils poussent des cris déchirants. La honte sur le front et la rage dans le cœur, mais rage impuissante, ils prennent la fuite, chacun de son côté. Le même spectacle est donné au monde toutes les fois que la sainte Vierge remporte une victoire sur le démon. En voyant leur chef vaincu par la divine Judith, les impies poussent des cris de fureur et vomissent des blasphèmes.

Lorsqu'il y a quelques années, la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception fit tomber sur la tête de Satan, l'éclat de la foudre qui devait l'écraser, du sein de son armée s'élevèrent non plus des cris, mais des hurlements. Que la haine des méchants contre la sainte Vierge soit la mesure de notre amour pour elle ; leur frayeur, la mesure de notre confiance et de notre fidélité. Enfants de Marie, cachons-nous dans le sein de notre divine Mère, et, quels que soient le nombre et la malice de nos ennemis, il ne tombera pas un cheveu de notre tête sans sa permission.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple ; ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour les nations hérétiques.
Pratique. - Faire le chemin de la croix.

XII^{è} JOUR.

DÉROUTE DES ASSYRIENS.

1. Les Israélites, voyant les Assyriens prendre la fuite, descendirent de leur montagne et les poursuivirent l'épée à la main, sonnant des trompettes et poussant de grands cris après eux. Leur apparition mit le comble à la confusion dans le camp d'Holoferne. Plus de rangs gardés, plus d'ordres entendus, plus de discipline. Chacun se hâtait de fuir où il pouvait. Ce n'était pas une retraite, c'était une déroute.

2. Comme les Assyriens ne marchaient point en corps, tandis que les soldats de Béthulie s'avançaient par masses et en bon ordre, ils taillaient facilement en pièces tout ce qu'ils rencontraient. Afin que la victoire fût complète, Ozias s'empressa de faire porter la nouvelle de ce qui se passait à Béthulie, dans toutes les villes et dans toutes les provinces d'Israël. Chaque ville, chaque province choisit les plus braves de ses jeunes gens, leur fit prendre les armes et les envoya à la poursuite des Assyriens. En peu de temps, il se forma une armée considérable et pleine d'ardeur, qui poursuivit les Assyriens jusqu'aux derniers confins de la Palestine, passant au fil de l'épée tout ce qu'elle trouvait.

3. Pendant que les troupes d'Israël donnaient la chasse aux Assyriens, les habitants de Béthulie vinrent dans leur camp abandonné. Ils y trouvèrent un immense, butin : des étoffes précieuses, de l'or et de l'argent, de quoi enrichir des provinces entières. Sans cesse on les voyait descendre la montagne et la remonter, chargés de ces riches dépouilles.

4. De leur côté les soldats vainqueurs revinrent à Béthulie, amenant avec eux tout ce qui avait été aux Assyriens, d'immenses troupeaux, leurs bagages, leurs équipages, leurs trésors en sorte que tous s'enrichirent, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Trente jours suffirent à peine au peuple d'Israël, pour recueillir les dépouilles de l'armée d'Holoferne. Tout ce qu'on put reconnaître qui avait appartenu à Holoferne en or, en argent, en étoffes, en pierreries et en toute sorte de meubles, fut donné à Judith par le peuple.

5. Le grand prêtre Éliachim vint de Jérusalem avec tous les anciens pour voir Judith. Ces vieillards, au nombre de soixante-dix, composaient le Sanhédrin, ou sénat des Juifs. C'est tout ce qu'il y avait de plus vénérable dans la nation. Par respect pour le Dieu d'Israël dont il était le représentant, Judith alla au-devant du grand prêtre et se prosterna à ses pieds. Éliachirn et les vieillards la bénirent tout d'une voix, disant : «Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple. Vous avez agi avec un courage incomparable, et votre cœur s'est affermi parce que vous avez aimé la chasteté. C'est pour cela que la main du Seigneur vous a fortifiée, et vous serez bénie éternellement». Tout le peuple répondit : «Il en sera ainsi, il en sera ainsi».

6. Rien de plus vrai et par conséquent de plus beau que les paroles du grand prêtre à Judith. Vous êtes la gloire de Jérusalem. La victoire que vous avez remportée fait briller, aux yeux de toutes les nations, la protection miraculeuse dont le Seigneur environne la ville sainte et lui procure une gloire qui éclipse toutes les autres. Vous êtes la joie d'Israël. Abîmé dans la tristesse et à demi mort de frayeur, vous lui avez rendu la vie. Vous êtes l'honneur de votre peuple. Nul autre n'a jamais eu une pareille libératrice. Quand elles apprendront ce que vous avez fait, les nations les plus reculées de la terre seront dans la stupéfaction et s'écrieront : Quelles femmes il y a parmi les Juifs !

7. La présence du grand prêtre et des anciens de la nation mit le comble à l'allégresse publique. Tous ensemble, hommes, femmes, jeunes filles et jeunes gens étaient dans des transports de joie, qu'ils faisaient éclater au son des harpes et des instruments de musique.

Réflexion. - Judith devient la figure de plus en plus transparente de la sainte Vierge. A Judith fut réservée la gloire de sauver la nation sainte, en coupant la tête d'Holoferne. A Marie, et à Marie seule, a été donné le pouvoir de sauver

l'Eglise en écrasant la tête du serpent. A cause de sa victoire, Judith fut proclamée par le grand prêtre la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de son peuple. A cause de ses victoires, Marie est proclamée par tous les siècles, la gloire, la joie, l'honneur de l'Église et du monde.

Judith dut sa victoire à sa chasteté. Marie doit les siennes à sa pureté sans tache. Parce qu'elle a été la plus pure des vierges, Marie est devenue la mère toute puissante du Dieu tout puissant. Nous mêmes voulons-nous être puissants contre nos ennemis, soyons purs. L'empire que nous avons sur nous est la mesure de celui que nous avons sur les autres.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Turquie.

Pratique. - Mortification de la vue.

XIIIè JOUR.

Cantique de Judith.

1. Au milieu de l'enthousiasme universel, Judith gardait un modeste silence. Tout à coup l'Esprit du Seigneur tombe sur elle et lui inspire un des plus beaux chants que l'oreille humaine ait jamais entendus. Le Dieu qui avait armé son bras voulut Lui-même célébrer sa victoire.

2. Judith commence : «Chantez au Seigneur, au son des tambours et au bruit des cymbales. Modulez de nouveaux accords : exaltez et invoquez Son nom». A peine tombée des lèvres de la jeune prophétesse, chaque parole de cet inimitable cantique est répétée dans tout le peuple, au bruit de mille instruments de musique. L'enthousiasme va croissant et arrive, on le conçoit, jusqu'à une sorte de délire.

3. Judith continue : «Le Seigneur met les armées en poudre . Jéhova est Son nom.

«Il a placé Son camp au milieu de Son peuple, afin de nous arracher aux mains de nos ennemis.

«Assur est venu des montagnes de l'AquiIon, dans la puissance de sa force. Leur multitude desséchait les torrents : leurs chevaux couvraient les vallées.

«Il disait qu'il brûlerait mes campagnes et égorgerait mes jeunes gens ; que mes enfants deviendraient sa proie, et mes vierges ses captives.

«Mais le Tout-Puissant l'a frappé : Il l'a livré entre les mains d'une femme et Il l'a tué.

4. «Ce ne sont ni de jeunes guerriers, ni des hommes forts, ni des géants qui ont terrassé leur colosse : c'est Judith, fille de Mérari, qui l'a vaincu par la beauté de son visage.

«Elle a quitté ses habits de veuve ; elle s'est parée des ornements de sa joie, afin de procurer le triomphe des enfants d'Israël.

«Elle a rehaussé avec un parfum les couleurs de son visage ; elle s'est fait de ses cheveux une élégante coiffure, surmontée d'un diadème ; elle a mis une robe brillante, afin de le séduire.

«L'éclat de sa chaussure l'a ébloui ; sa beauté a captivé son âme : elle lui a coupé la tête avec sa propre dague.

5. «Les Perses ont été épouvantés de ma constance ; et les Mèdes de mon audace. L'armée des Assyriens a poussé des hurlements, quand ont paru les miens. Affaiblis et mourants de soif.

«Les fils des jeunes femmes les ont percés de coups, et les ont tués comme des enfants qui s'enfuient. Ils ont péri dans le combat, devant la face de Jéhova, mon Dieu.

«Chantons un hymne au Seigneur ; un hymne nouveau à la gloire de notre Dieu.

6. «Jéhova, mon Dieu, Vous êtes grand : la puissance est Votre gloire : nul ne peut Vous résister.

«Que toute créature Vous obéisse : Vous avez dit, et tout a été fait. Au souffle de Votre bouche, toutes choses sont sorties du néant : nul ne résiste à Votre voix.

«Vous les regardez, et les montagnes sont ébranlées dans leurs fondements, et les océans jusque dans leurs profondeurs, et les pierres se fondent comme la cire.

«Mais ceux qui Vous craignent, Seigneur, seront toujours grands devant Vous.

«Malheur à la nation qui s'élèvera contre mon peuple. Jehova le Tout-Puissant se vengera d'elle, et la visitera lorsque l'heure sera venue.

«Il enverra dans leur chair le feu et les vers, afin qu'ils brûlent et qu'ils souffrent éternellement».

Réflexion. - Judith a remporté la plus brillante victoire. Son courage est sans exemple. Son nom béni est dans toutes les bouches. Il vivra de génération en génération jusqu'à la fin du monde. Néanmoins, toujours humble, Judith ne s'attribue rien à elle-même. Au Seigneur elle renvoie toute la gloire de son entreprise. A sa louange elle entonne un cantique d'action de grâces et veut que tout le peuple le répète avec elle.

Ici, comme partout, Judith n'est-elle pas la figure de Marie ? Sa cousine Élisabeth la proclame Mère de Dieu et bénie entre toutes les femmes. Que fait la sainte Vierge ? Comme Judith, elle est sourde à toutes les louanges qui lui sont données, et fait remonter au Seigneur toute la gloire des grandes choses qu'Il a faites en elle et par elle. En

réponse à la mère de Jean-Baptiste, la mère du Verbe incarné entonne son sublime cantique : *Magnificat anima mea Dominum*. L'humilité et la reconnaissance sont les vertus des grandes âmes.

Invocations. - Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Sibérie.
Pratique. - Mortification de l'ouïe.

XIVè JOUR.

Mort de Judith.

1. Comme la victoire de Judith était la victoire de toute la nation, les Israélites ne se contentèrent pas d'en remercier le Seigneur à Béthulie. De toutes les tribus, ils se rendirent en foule à Jérusalem, afin de lui offrir dans Son temple, l'hommage de leur reconnaissance. Fidèles aux prescriptions du Dieu trois fois saint, ils commencèrent par se purifier des impuretés légales qu'ils avaient contractées, en massacrant les Assyriens et en touchant leurs cadavres.

2. Les purifications achevées, tous offrirent des holocaustes : victimes immolées et brûlées pour reconnaître le souverain domaine du Seigneur, sur la vie et sur la mort de tout ce qui existe. Aux sacrifices succédèrent les acclamations du peuple et les supplications les plus ardentes. Elles furent suivies des promesses solennelles d'une inviolable fidélité.

3. Judith elle-même était venue à Jérusalem. Tout le peuple la dévora des yeux lorsqu'on la vit, rayonnante de beauté et de modestie, s'avancer vers le parvis du temple, appelé le Parvis d'Israël. Sur de magnifiques brancards étaient portés, à sa suite, toutes les armes et toutes les dépouilles d'Holoferne, dont les habitants de Béthulie lui avaient fait hommage, ainsi que le pavillon de son lit, qu'elle-même avait emporté. Par la main des prêtres, Judith offrit tous ces objets au Seigneur, en anathème de l'oubli, *in anathema oblivionis*. Cette expression signifie que ces trophées devaient rester dans le temple, comme un monument éternel de la victoire de Judith, et comme une malédiction ou un anathème contre Israël, si jamais il venait à oublier la protection miraculeuse dont le Seigneur l'avait favorisé.

4. Tout le peuple était ivre de joie, non seulement à cause du spectacle dont il était témoin, mais encore parce que ce spectacle avait lieu à Jérusalem. Voir Jérusalem, la ville sainte, voir le temple du Seigneur, unique au monde et la merveille de l'univers, voir les majestueux appareils des cérémonies sacrées, voir les représentants des douze tribus d'Israël, tous enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, réunis par l'unité de la Foi et la fraternité des sentiments, était, on le sait, l'ardent désir de tous les membres de la nation choisie. Tel fut, dans cette circonstance, l'enivrement de leur joie, que, pour célébrer la victoire de Judith, cause de leur bonheur, les réjouissances durèrent trois mois.

5. Ces jours écoulés, chacun retourna dans sa maison. Judith devint célèbre dans Béthulie et la personne la plus considérée de tout Israël. Sa chasteté égalait son courage. Depuis la mort de Manassé, son mari, elle vécut dans une parfaite continence. Aussi, lorsque dans les jours de fête elle paraissait en public, c'était toujours au milieu des respects et des acclamations de tout le peuple. Avant de mourir, elle donna la liberté à la courageuse suivante qui l'avait accompagnée dans le camp d'Holoferne. N'ayant pas d'enfants, elle partagea sa grande fortune entre ses parents et les parents de son mari.

6. Comblée de gloire et de mérites, elle parvint jusqu'à l'âge de cent cinq ans, et alla recevoir la récompense d'une vie tout entière consacrée à l'édification et à la délivrance de la nation sainte. Elle fut enterrée à Béthulie, dans le tombeau de son mari. Et le peuple la pleura pendant sept jours, terme ordinaire du grand deuil chez les Hébreux. Tant qu'elle vécut et longtemps après sa mort il ne se trouva personne qui osât troubler Israël. Le jour de sa victoire sur Holoferne fut mis par les Juifs au rang des saints jours ; et depuis ce temps-là jusqu'aujourd'hui, il est honoré comme un jour de fête.

7. Les Pères de l'Église tiennent Judith pour une sainte. Seulement son nom ne se trouve pas dans le Martyrologe, parce qu'on ignore le jour de sa mort. Toutefois, l'Église d'Éthiopie célèbre la fête de Judith, le quatrième jour du sixième mois : dans l'Église latine son souvenir est immortel. Une multitude de vierges chrétiennes, d'épouses, de mères, de reines et d'impératrices ont été et sont heureuses de porter un nom qui est celui de la grâce, du courage et des plus hautes vertus.

Réflexion. - Judith consacre à Dieu tout le fruit de sa victoire sur Holoferne. Arrivée à la fin de sa vie, elle se dépouille de ses biens, en faveur de ceux qui lui sont unis par les liens du sang. Elle donne la liberté à sa suivante, et, pleine de jours, elle s'endort doucement dans le Seigneur. Pas une de ces circonstances qui ne soit un trait de l'histoire anticipée de la sainte Vierge.

Comme Judith, Marie consacre à Dieu le fruit de sa victoire, c'est-à-dire toute l'humanité arrachée par ses mains à la tyrannie du démon. C'est pour Dieu, et non pour elle, qu'elle a vaincu. Devenue la dispensatrice de tous les trésors du ciel, elle les distribue à ceux qui lui sont unis par la grâce. A elle nous devons la vraie liberté, la liberté des enfants

de Dieu. Consacrer nous-mêmes au Seigneur ce que nous avons reçu de Lui, ce que nous sommes et tout ce que nous avons, pratiquer le détachement et l'aumône, secouer le joug de nos passions, afin de conquérir la royauté de notre âme: tels sont les devoirs que nous prêchent éloquemment Judith et Marie, nos sœurs et nos modèles.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour le Thibet.
Pratique. - Mortification de la bouche.

XVè JOUR.

ASSUÉRUS.

1. La connaissance de la religion n'est pas moins nécessaire à l'humanité, que le soleil à la nature, que la boussole au navigateur perdu sur des mers inconnues. Sans cette connaissance, l'homme est un aveugle qui ne sait ni d'où il vient, ni ce qu'il est, ni où il va, ni pourquoi il est sur terre. Aussi, le soin principal de Dieu, père de l'homme, a toujours été de lui conserver la connaissance de la religion. Avant la venue du Messie, le dépôt en était confié au peuple juif. Voilà pourquoi Dieu veilla sur lui avec une sollicitude, qui ne permit jamais aux nations ennemies, si puissantes qu'elles fussent, de l'exterminer. Nous venons de le voir dans l'histoire de Judith, et nous allons le voir de nouveau dans l'histoire d'Esther.

2. Environ quatre cent cinquante ans avant la naissance de Notre-Seigneur, le grand empire des Perses et des Mèdes était arrivé au faîte de sa puissance. Il s'étendait depuis l'Inde jusqu'à l'Éthiopie et se divisait en cent vingt-sept provinces. Sur le trône de cette monarchie, plus étendue que l'Europe, était monté, depuis trois ans, un roi, nommé Assuérus. Afin de donner à ses peuples une idée de sa magnificence, il voulut se faire couronner, dans la ville de Suse, capitale de l'empire.

3. Suse, dont le nom est aujourd'hui Chouster, signifie la ville des lis. Cette fleur à la blanche couleur et au suave parfum abondait dans la vaste plaine au milieu de laquelle était assise, sur les rives d'un beau fleuve, l'opulente cité. Telle était la douceur du climat, que les rois de Babylone faisaient de Suse leur résidence d'hiver, en sorte, disent les historiens, que ces monarques voluptueux avaient trouvé le moyen de jouir d'un printemps perpétuel.

4. A l'occasion de son couronnement, Assuérus donna un grand festin à tous les princes de sa cour, à tous ses officiers, aux plus braves d'entre les Perses, aux premiers d'entre les Mèdes, aux gouverneurs des provinces : et lui-même y prit part. Ce festin se renouvela pendant cent quatre-vingts jours[1]. Comme il avait pour but de montrer la gloire, les richesses, la grandeur et la puissance de son empire, le monarque y déploya un luxe vraiment babylonien. Nous allons en juger par le banquet qu'il donna à tout le peuple.

5. Quand le festin des grands fut terminé, Assuérus en donna un à tout le peuple de Suse, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Les tables furent dressées dans le parc du palais, à l'ombre d'arbres magnifiques, plantés par la main des rois. Toutes les allées étaient transformées en tentes splendides. De tous les côtés pendaient des tentures de couleur bleu céleste, blanc et hyacinthe. Elles étaient soutenues par des torsades de fin lin teintes en écarlate, passées dans des anneaux d'ivoire et retenues à des colonnes de marbre. Les lits de table étaient d'or et d'argent, rangés sur un pavé vert d'émeraude et de marbre blanc, embelli de figures d'une admirable variété.

6. Pour tous les convives, les coupes à boire étaient d'or, et les viandes étaient servies dans des bassins, tous différents les uns des autres. Les vins les plus exquis étaient offerts, avec une abondance digne de la magnificence royale. Suivant la coutume des Perses, les convives devaient boire autant que le roi du festin l'ordonnait. Pour prévenir les suites fâcheuses d'un pareil usage, Assuérus défendait de forcer à boire ceux qui ne le voulaient pas. En même temps, il ordonna que l'un des grands de la cour fût assis à chaque table, afin que chacun prît ce qu'il lui plaisait. Le festin du peuple se continua pendant sept jours.

7. Tandis que les hommes prenaient part au banquet dans le parc royal, la reine Vasthi en donnait un aux femmes dans les appartements du palais. Encore aujourd'hui en Perse, ainsi que dans tout l'Orient, les femmes célèbrent des festins, en même temps que les hommes, mais entièrement séparées de ces derniers. Comme celui des hommes, le banquet des femmes dura sept jours.

Réflexion. - Le festin d'Assuérus nous donne une nouvelle preuve de la sollicitude avec laquelle Dieu veillait sur le peuple juif, dépositaire de la vraie religion. Au nombre des grands seigneurs qui présidaient aux tables, se trouvait Zorobabel, petit-fils de Jéchonias, roi de Juda. Avec d'autres jeunes Hébreux, captifs comme lui, il faisait partie des gardes du corps du roi et était admis dans son intimité. Par manière de récréation, après le repas, Assuérus proposa cette question : «Qu'est-ce qu'il y a de plus fort dans le monde ?»

[1] Il est remarquable que, dans les temps modernes, il est encore d'usage en Perse de faire des festins annuels qui durent cent quatre-vingts jours. Le docteur Fyer, qui a vécu dans ce pays de 1672 à 1681, en a été témoin.

Un des princes dit : «C'est le vin». Un autre dit : «C'est le roi». Zorobabel dit : «C'est la femme, et par-dessus c'est la vérité».

Assuérus trouva la réponse juste et dit à Zorobabel : «Demandez ce que vous voudrez et je vous le donnerai».

Zorobabel répondit : «Souvenez-vous, Seigneur, de la promesse que vous avez faite de rebâtir Jérusalem et d'y renvoyer les richesses que les Assyriens en ont enlevées».

Assuérus l'embrassa et fit ce qu'il avait promis. Israël rentrera dans la terre de ses pères et conservera le dépôt de la vérité, jusqu'à la venue du Messie. Admirons et bénissons la Providence, également douce et forte, qui fait servir les plus petites choses à l'accomplissement de ses desseins.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Perse.

Pratique. - Mortification de la volonté.

XVIè JOUR.

VASTHI.

1. Le septième jour du dernier banquet, Assuérus, échauffé par le vin, commanda aux sept grands chambellans qui servaient en sa présence, de faire venir devant lui la reine Vasthi, le diadème en tête, pour montrer sa beauté à tout le peuple et à toute la cour, parce qu'elle était extrêmement belle. Pour un motif, que l'histoire ne dit pas, Vasthi refusa d'obéir et dédaigna de venir selon le commandement du roi.

2. Assuérus fut très irrité de ce refus. Sur-le-champ, il réunit les sages qui étaient toujours près de sa personne, selon la coutume des rois de Perse, et par le conseil de qui il faisait toutes choses, parce qu'ils connaissaient les lois et les coutumes. Or, entre ces sages étaient les sept principaux seigneurs des Mèdes et des Perses, qui tenaient la première place après le roi. Il leur demanda quelle conduite il devait tenir à l'égard de la reine Vasthi, qui avait refusé de lui obéir.

3. Le chef des sages Mamuchan, répondit en présence du roi et de tout le conseil : «La reine Vasthi n'a pas seulement offensé le roi, mais encore tous les peuples et tous les grands qui sont dans toute l'étendue du royaume d'Assuérus. Cette conduite de la reine parviendra à la connaissance de toutes les femmes et leur apprendra à mépriser leurs maris, en disant : Le roi Assuérus a commandé à la reine Vasthi de venir se présenter devant lui, et elle l'a refusé. A son exemple toutes les femmes des Perses et des Mèdes mépriseront les commandements de leurs maris. Ainsi, la colère du roi est juste».

4. Puis, se tournant vers Assuérus, il ajouta : «S'il plaît à Votre Majesté, que par ses ordres il soit fait et écrit, suivant la loi des Perses et des Mèdes, qu'il n'est pas permis de violer un édit, portant que la reine Vasthi ne se présentera plus devant le roi, mais que sa royauté sera donnée à une plus digne ; que cet édit soit publié dans toutes les provinces de votre vaste empire, afin que toutes les femmes, tant des grands que des petits, apprennent à respecter leurs maris». Le conseil de Mamuchan plut au roi et aux princes, et le roi le suivit sans délai.

5. Des lettres furent envoyées en son nom à toutes les provinces du royaume. Elles étaient en diverses langues et en différents caractères, afin que chaque nation pût les lire et les entendre. Par ces lettres il était statué que les maris eussent tout pouvoir et toute autorité chacun dans sa maison, et que cet édit fût publié parmi tous les peuples. Toutes ces choses eurent lieu comme il était ordonné. Cependant, la colère d'Assuérus s'étant calmée, il se souvint de Vasthi, de ce qu'elle avait fait et de la peine qu'elle avait subie, et il en fut contristé. Puisqu'il se repentait d'avoir été trop sévère à l'égard de Vasthi, pourquoi ne la rappelait-il pas ? La tradition de la Synagogue enseigne que la reine avait été condamnée à mort et exécutée.

6. Quoi qu'il en soit, les grands officiers d'Assuérus lui dirent : «Qu'on cherche dans tout le royaume les jeunes vierges les plus accomplies, qu'on les amène à Suse ; qu'on les mette dans le palais des femmes et qu'on leur donne tout ce qui est nécessaire tant pour leur parure que pour leurs autres besoins, et celle qui plaira davantage aux yeux du roi, sera reine à la place de Vasthi. Cet avis plut au roi, et il commanda de faire ce qui lui était conseillé.

Réflexion. - Les interprètes de nos saints livres ont vu, dans le festin d'Assuérus, la figure du plus auguste de nos mystères, le banquet eucharistique. Soit pour l'excellence des mets, soit pour la richesse et la variété des décorations, le festin d'Assuérus surpasse en magnificence, tout ce qu'on peut imaginer. Si, pour nous enseigner le détachement des choses de ce monde, Notre-Seigneur voulut naître dans une étable, Il voulut aussi que le festin eucharistique fût célébré dans une salle spacieuse et richement ornée, *cœnaculum grande, stratum*. Sa conduite est la condamnation de ceux qui se permettent de désapprouver la richesse de nos églises.

Quelque recherchés qu'ils fussent, les mets du festin d'Assuérus ne sont pas même une ombre de la nourriture servie à la table du Seigneur. Assuérus invite à son festin non seulement les princes et les grands de son royaume, mais tous les habitants de sa capitale, sans distinction ; et le nom de sa capitale signifie la ville des Lis. Du fond de son tabernacle, le véritable Assuérus ne dit-il pas : Venez à moi, vous tous, riches et pauvres, hommes, femmes, enfants, qui souffrez, qui fléchissez sous le fardeau de la vie ; venez vous asseoir à ma table, et Je vous rendrai la force et le

courage. C'est dans la ville des lis que Notre-Seigneur donne son festin, c'est-à-dire dans l'Église catholique, seule terre où germe la virginité.

Comme Assuérus, notre divin roi préside lui-même à Son festin et y prend part ; car Il dit de chacun de ses heureux invités : Je souperai avec lui et lui avec Moi. La reine Vasthi qui refuse d'obéir au roi son époux, c'est la Synagogue qui refuse de reconnaître le Messie, et qui voit sa couronne d'épouse et de reine passer sur la tête de l'Église catholique. Âmes chrétiennes, ne l'imitez pas, en vous montrant, pendant ce mois béni, sourdes à l'appel de la grâce, de peur que votre couronne ne passe sur la tête d'une autre.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Chine.
Pratique. - Réciter le *Veni Creator*.

XVII[è] JOUR.

ESTHER.

1 Il y avait alors, dans la ville de Suse, un Juif nommé Mardochée, de la race royale de Saül, qui avait été amené de Jérusalem, au temps où Nabuchodonosor, roi de Babylone, y avait transporté Jéchonias, roi de Juda. Bien qu'il fût captif comme ses compatriotes, Mardochée était un personnage fort considéré d'Assuérus. La noblesse de son origine et plus encore ses vertus, l'avaient fait élever à la dignité de grand chambellan. C'est ainsi que Daniel avait mérité les bonnes grâces de Nabuchodonosor, et Tobie celles de Salmanasar.

2. Or, Mardochée avait une nièce, nommée Edisse ou Esther. Orpheline de père et de mère, il l'avait adoptée pour sa fille. Elle était d'une beauté incomparable. Les officiers chargés d'exécuter l'ordonnance du roi ne l'ignoraient pas. Comme on amenait à Suse, en grand nombre, de toutes les parties de l'empire, les vierges choisies, qu'on remettait entre les mains d'Égée le chambellan, on lui amena aussi Esther, afin qu'elle fût, comme les autres, gardée dans le palais des femmes. Autant par sa modestie que par ses attraits, Esther plut extrêmement à Égée.

3. Sur-le-champ il ordonna de lui préparer tous ses ornements, riches vêtements, pierreries, parfums ; de lui donner, pour la servir, sept jeunes filles, parmi les plus belles de la maison du roi, et d'avoir grand soin de tout ce qui pouvait contribuer à la parer et à l'embellir, elle et ses suivantes. Ce premier ordre d'Égée fut exécuté avec une exactitude religieuse et une magnificence vraiment royale. Le second ne le fut pas avec moins de fidélité. Il consistait à servir, sur la table d'Esther, des mets de la table royale, ainsi que Nabuchodonosor en avait usé à l'égard de Daniel et de ses compagnons. Non moins courageuse que Daniel et Judith, Esther refusa les mets défendus par la loi de Moïse ou qui avaient été offerts aux idoles.

4. Ce refus piqua la curiosité du chambellan, qui demanda à Esther quelle était sa patrie et à quelle nation elle appartenait. Elle ne voulut pas le dire ; car Mardochée lui avait ordonné de garder sur cela un silence absolu. Cette recommandation entrait dans les vues de la Providence, et la fidélité d'Esther à s'y conformer devait être récompensée par le salut de son peuple. Cependant Mardochée, plein de sollicitude pour sa fille adoptive, voulait savoir à chaque instant ce qui lui arriverait. Il venait donc tous les jours se promener devant le vestibule du palais, où étaient gardées les vierges choisies. Sa dignité de grand chambellan, qui l'appelait aux demeures royales, expliquait sa présence et écartait tout soupçon.

5. Suivant l'usage, Esther et ses compagnes restèrent une année entière avant d'être présentées à Assuérus. Tout ce temps était employé à augmenter leurs attraits et à les former aux habitudes de la cour. On faisait surtout usage des parfums les plus exquis de l'Orient et entre autres d'huile de myrrhe, rendue nécessaire par la chaleur du climat. Lorsque le jour était venu où elles devaient être présentées au roi, on leur donnait tout ce qu'elles demandaient pour se parer, ainsi que les personnes dont elles désiraient être accompagnées. Conformément à l'étiquette de la cour, tout cela se faisait avec ordre et avec une grande solennité.

6. Cependant le jour approchait, où, selon son rang, Esther devait être présentée à Assuérus. Toujours modeste et timide, elle ne demanda rien pour sa parure. Elle se contenta de ce qu'Égée, le chambellan, voulut lui donner. Il est vrai qu'elle n'avait pas besoin d'ornements étrangers ; car elle était si belle que ses attraits incroyables ravissaient ceux qui la voyaient. Elle fut donc introduite dans l'appartement d'Assuérus, au dixième mois, appelé Tébeth, la septième année de son règne. C'est ainsi que la Providence conduisait comme par la main la vierge d'Israël, jusqu'aux pieds du trône où elle devait bientôt monter, pour devenir l'instrument du salut de son peuple.

Réflexion. - Par cela même qu'ils semblent minutieux, les détails que je viens de lire donnent clairement à entendre qu'ils ont un sens caché. Autrement serait-il de la majesté des divines écritures de nous introduire dans le palais d'un monarque païen, de nous décrire les usages de sa cour, de nous parler de cette multitude de vierges amenées de toutes les parties de l'empire, des soins et des moyens employés pour les embellir avant de se présenter devant le roi, qui doit se choisir une épouse parmi elles ? Quel intérêt toutes ces choses auraient-elles pour nous, si elles ne renfermaient quelque mystère ?

Ce mystère, nous le connaissons. Assuérus réunit les jeunes vierges les plus parfaites de son empire, afin de se choisir une épouse. C'est le Saint-Esprit qui, au moment de l'Incarnation du Verbe éternel, promène ses regards sur toute la face du monde et cherche, pour en faire Son épouse, la plus parfaite de toutes les vierges. Le choix d'Assuérus s'arrête, non sur une fille de la Perse, de la Médie ou de telle autre nation de la gentilité, mais sur une humble fille d'Israël. C'est le Saint-Esprit choisissant Marie de préférence à toute autre, suivant cette parole : *Une multitude de filles ont réuni les richesses de leurs attraits, vous les avez toutes surpassées.*

Avant d'être présentées à Assuérus, ces vierges passent longtemps à s'embellir et à se parer le mieux qu'elles peuvent, afin de captiver le cœur du grand roi. Telle a été la conduite de la sainte Vierge au temple de Jérusalem, où elle passa ses jeunes années. Renfermée dans le palais de son Dieu, elle travailla sans cesse à embellir son âme de nouvelles vertus, jusqu'au jour où le Saint-Esprit envoya l'archange Gabriel lui demander sa main. Ainsi devons-nous faire, âmes chrétiennes, afin d'être dignes du divin Assuérus, dont nous devenons les épouses dans la sainte Communion. Que cette leçon est importante !

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour le Thibet.
Pratique. - Réciter les *Litanies de la sainte Vierge*.

XVIII[è] JOUR

MARIAGE D'ESTHER.

1. Assuérus, ayant vu Esther, l'aima plus que toutes les vierges qu'on lui avait présentées. Sa beauté, sa modestie, sa candeur, gagnèrent tellement le cœur du roi, qu'il lui mit sur la tète le diadème royal et la fit reine à la place de Vasthi. Pour célébrer son mariage et les noces d'Esther, il donna un festin d'une incroyable magnificence, aux princes de sa cour et à tous ses officiers. Le grand roi ne s'en tint pas là. Afin d'associer à sa joie toutes les provinces de son vaste empire, il diminua les impôts et fit des présents dignes de la munificence royale.

2. Le mariage d'Esther, née dans la bonne religion et fidèle adoratrice du Vrai Dieu, avec un prince idolâtre, ne doit pas nous étonner, et moins encore nous scandaliser. Une pareille alliance n'avait rien d'illicite. En donnant Sa loi à Son peuple, Dieu n'avait défendu que les mariages entre les Chananéens et les enfants d'Israël. «Vous ne contracterez point de mariage avec eux, dit-il au *Deutéronome*. Vous ne donnerez pas vos filles à leurs fils, et vous n'accepterez pas leurs filles pour vos fils (VII, 3)» D'ailleurs, Esther et Mardochée étaient persuadés que la Providence conduisait toute cette affaire, pour rendre Assuérus favorable aux Juifs et les sauver ainsi de l'extermination méditée par Aman.

3. Devenue reine toute-puissante, Esther continuait d'obéir à Mardochée, comme elle lui obéissait quand elle était petite fille et qu'il prenait soin de son enfance. En toutes choses elle se conduisait d'après ses avis. C'est ainsi que, par ses ordres, elle ne découvrit à personne, pas même au roi, ni son pays ni son peuple. Par son obéissance filiale, Esther s'attirait les bénédictions de Dieu ; et par la fidélité à garder son secret, elle assurait, d'avance, comme nous l'avons fait pressentir, le succès de la grande mission qui lui était réservée.

4. Nous avons vu que Mardochée était un des grands officiers du palais. La Providence, qui atteint son but avec autant de douceur que de force, lui avait, à dessein, ménagé cette dignité. D'une part, elle le mettait en position de donner facilement à Esther les conseils dont elle avait besoin ; d'autre part, elle était pour lui un moyen de savoir tout ce qui se passait à la cour. Un jour donc qu'il était de garde à la porte du roi, il entendit deux chambellans, préposés à la première porte du palais, qui chuchotaient entre eux. Ces deux chambellans s'appelaient Tharès et Bagathan. Mardochée prête l'oreille et découvre que ces deux officiers complotent d'assassiner Assuérus.

5. Qui avait pu leur inspirer ce coupable projet ? Suivant la tradition, ces deux officiers voulaient se défaire d'Assuérus afin de transporter le trône à Aman, que l'histoire d'Esther nous fera bientôt connaître. La preuve qu'il était l'ami et le fauteur des deux conjurés, c'est qu'il ne pardonna jamais à Mardochée de les avoir dénoncés. «Aman, dit le texte sacré, voulut perdre Mardochée et son peuple, à cause des deux chambellans qui avaient été mis à mort».

6. Quoi qu'il en soit, Mardochée, ayant eu connaissance de leur projet, s'empressa d'en prévenir la reine Esther. La reine en avertit le roi au nom de Mardochée, de qui elle avait reçu l'avis. On fit des recherches : le complot fut découvert. Les coupables avouèrent eux-mêmes leur crime et tous deux furent pendus. Assuérus ordonna d'écrire tout cela dans les histoires de Perse et dans les annales de son règne, afin que le souvenir en passât, sans altération, à la postérité.

7. Il semble que, sous un monarque généreux comme Assuérus, de grandes faveurs devaient récompenser immédiatement le courageux et fidèle Mardochée. La Providence ne permit pas qu'il en fût ainsi. Mais, en inspirant à Assuérus la pensée de faire écrire l'important service de Mardochée, comme en lui laissant différer la récompense si bien due à ce loyal serviteur, elle avait des vues dignes d'une sagesse infinie. Nous le verrons par la suite des événements.

Réflexion. - La modeste Esther, fille de Juda, élevée par Assuérus à la dignité de reine et assise sur le premier trône de l'Orient, est, suivant les saints Pères, la figure transparente de l'humble Marie, cette autre fille de Juda, élevée par le Roi des rois à la dignité de Reine des anges et des hommes, et assise dans le ciel sur un trône mille fois plus brillant et plus solide que tous les trônes de la terre (saint Bonaventure, *In speculo,* I, VIII).

Esther dut son élévation à l'affection d'Assuérus, captivé par ses chastes attraits. C'est dans sa beauté virginale, dans son humilité et ses autres vertus qu'il faut chercher la cause de la prédilection de Dieu pour Marie et de son élévation. Par l'archange Gabriel il lui fait dire : Je vous salue, pleine de grâce. Lui-même lui dit : Ma sœur, Mon épouse, vous avez blessé Mon cœur par un seul cheveu de votre cou : vous êtes toute belle, Ma bien-aimée. Venez donc et soyez reine : *Veni, coronaberis*. Ne l'oublions pas : nos vertus seront la mesure de notre gloire.

Devenue reine, Esther continue d'écouter les conseils de Mardochée et d'obéir filialement à ses ordres. Voilà bien la sainte Vierge. Reine du ciel, Marie n'a pas oublié qu'elle est notre sœur. Son oreille et son cœur sont toujours ouverts pour écouter ceux qui l'invoquent. Comme son divin Fils Lui-même, elle fait la volonté de ceux qui l'aiment : *Voluntatem timentium se faciet*. Pour récompenser leur zèle à l'honorer, elle leur promet la vie éternelle *: Qui elucidant me vitam æternam habebunt.* Comme la récompense de Mardochée, les faveurs que nous demanderons, pourront quelquefois se faire attendre : ne perdons pas confiance, certains qu'elles ne sont différées que pour nous être accordées plus brillantes et plus douces.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Corée.
Pratique. - Orner avec soin un autel de la sainte Vierge.

XIXè JOUR.

AMAN.

1. A la cour d'Assuérus était un personnage ambitieux, intrigant, vindicatif, avide d'honneurs et de richesses, comme il s'en trouve toujours dans les palais des rois. Ce personnage s'appelait Aman. Il était Amalécite de nation et de la race d'Agag. Les Amalécites étaient un peuple voisin de la Judée, descendant d'Ésaü par Amalec, son petit-fils, et toujours acharné contre les Israélites. Dieu ordonna à Saül de les exterminer. Ce roi leur déclara la guerre et les défit ; mais, contre la défense de Dieu, il épargna Agag leur roi. Cette désobéissance lui fit perdre sa couronne, que Dieu donna à David. Toutefois, Agag n'échappa point à la peine de mort prononcée contre lui. Par ordre du Seigneur, il la subit des mains de Samuel, dans la plaine de Galgala.

2. Les deux chambellans conservateurs n'avaient fait, avant de mourir, aucune révélation de nature à compromettre Aman, leur complice. Exposé comme le sont tous les rois à être trompés, Assuérus donna sa confiance à un homme, qui en était si peu digne. Il fit d'Aman son premier ministre et l'éleva au-dessus de tous les princes de sa cour. A l'exemple du terrible Nabuchodonosor, les monarques babyloniens se regardaient comme des dieux et exigeaient qu'on leur rendit des honneurs divins. Ils allaient plus loin. Dans leur orgueil, ils s'arrogeaient le droit de faire de leurs ministres des dieux de second ordre, et commandaient qu'on les adorât en fléchissant le genou devant eux. Le décret qui élevait Aman à la première dignité de l'empire, enjoignait à tout le monde de l'adorer.

3. Les trois enfants jetés dans la fournaise, pour n'avoir pas voulu adorer la statue de Nabuchodonosor ; Daniel, précipité dans la fosse aux lions, pour avoir adoré un autre dieu que Darius, nous montrent que la peine de mort était portée contre ceux qui refusaient de rendre à de méprisables créatures les honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu. Aussi tous les grands de la cour d'Assuérus, princes, officiers, chambellans, courtisans de tout grade, s'empressaient d'adorer Aman, le nouveau dieu, en fléchissant le genou devant lui, soit en lui parlant, soit lorsqu'il venait à passer. Mardochée seul demeurait debout, immobile.

4. Sa conduite ne tarda pas à être remarquée. Les officiers de garde à la porte du palais, lui dirent :

«Pourquoi n'obéissez-vous pas comme les autres au commandement du roi ?» Mardochée ne répondit pas.

Les jours suivants ils revinrent à la charge et ne cessèrent de lui adresser la même question. Alors Mardochée, aussi fidèle à son Dieu qu'à son roi, leur dit franchement et sans respect humain :

«Je suis juif, et ma religion me défend de rendre des honneurs divins à un autre qu'à Dieu».

Ils s'empressèrent d'en avertir Aman, curieux de savoir si Mardochée persévérerait dans sa résolution.

5. Aman, ayant reçu cet avis, et reconnu que Mardochée ne fléchissait pas les genoux devant lui et ne l'adorait pas, entra dans une grande colère. Il compta pour rien de se venger seulement de Mardochée. Comme il venait d'apprendre qu'il était juif, il résolut d'exterminer toute la nation juive, alors répandue dans toutes les provinces du royaume d'Assuérus. Sans perdre un instant, il fait jeter, devant lui, dans l'urne destinée à cet usage, le sort appelé *phur*, pour savoir en quel mois et en quel jour devaient périr les Juifs. Cela se passait au premier mois de l'année, nommé Nisan, et le sort désigna le douzième mois, appelé Adar. On était à la douzième année du règne d'Assuérus et à la cinquième de l'élévation d'Esther.

6. Douze mois entre l'édit de proscription et l'exécution, c'était trop. Aveuglé par sa haine, Aman ne réfléchit pas qu'un pareil intervalle laisserait à Mardochée, dont il ne pouvait nier l'influence, le moyen de conjurer la ruine de sa nation. Fort de la réponse de l'oracle, il alla trouver Assuérus et lui dit : «Il y a un peuple dispersé dans les provinces de votre empire, dont les membres, vivant séparés les uns des autres, ne sauraient offrir une résistance sérieuse à vos ordres. Ils ont des lois et des cérémonies différentes de celles de tous les autres peuples. De plus, ils méprisent les commandements du roi. Or, vous savez, mieux que personne, combien il importe de ne pas souffrir que l'impunité les rende encore plus insolents. Qu'il vous plaise donc d'ordonner que ce peuple périsse. Pour vous dédommager des tributs qu'on tire de cette nation, je m'engage à verser dans vos trésors la somme de dix mille talents.

Réflexion. - Comment ne pas admirer et vénérer dans Mardochée l'honneur juste et courageux, qui brave hautement le respect humain et ne craint qu'une chose, l'offense de Dieu ? Comment aussi ne pas voir dans Aman l'orgueilleux, l'ambitieux, le conspirateur sanguinaire, le démon appelé le grand homicide ? Aman s'irrite contre Mardochée parce qu'il lui refuse un honneur qui n'est dû qu'à Dieu : c'est le démon furieux contre l'âme innocente et fidèle. Aman forme le projet de faire périr Mardochée et tout son peuple : c'est le démon qui conspire ma ruine et la ruine de tout le peuple chrétien.

Aman prend tous les moyens de réussir et il se croit sûr du succès. Aujourd'hui plus que jamais, le démon met en œuvre tous les moyens de perdre les âmes et de détruire l'Église. Aman avait compté sans Esther. Dans ses projets d'extermination, Satan oublie la divine Esther, Marie, que le bon dix-neuvième siècle invoque avec tant de ferveur. Au moment voulu par la Providence, Esther est informée des projets d'Aman et les déjoue. Quand l'heure sera venue, la toute-puissante Reine du ciel et de la terre se lèvera et, avec plus d'éclat que jamais, écrasera de son pied virginal la tête du serpent. Telle est la Foi du monde chrétien ; qu'elle soit la nôtre. Ne cessons de prier et attendons avec confiance.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour le Japon.
Pratique. - Réciter le *Salve Regina*.

XX^è JOUR

ÉDIT DE PROSCRIPTION.

1. Dans sa requête, Aman faisait valoir, avec autant d'habileté que d'hypocrisie, deux puissants moyens d'en obtenir le succès. C'était, d'une part, la nécessité de venger l'autorité du roi, méconnue par les Juifs ; c'était, d'autre part, la promesse de remplir le trésor public. On se demande où le perfide ministre pouvait trouver les sommes énormes qu'il annonçait. La réponse est facile. Tous les biens des Juifs devaient être confisqués. Aman se disait : si le roi accepte cet argent, il ne perdra rien de ses revenus ; s'il ne l'accepte pas, j'en ferai mon profit, et cette immense fortune augmentera ma puissance. Tel était son calcul. Bien différent était celui de la Providence.

2. Lorsqu'Aman eut cessé de parler, Assuérus tira de son doigt l'anneau dont il avait coutume de se servir pour sceller ses ordonnances, et le donna à Aman, fils d'Amadathi, de la race d'Agag, ennemi des Juifs. L'édit de proscription, scellé du sceau du roi, devenait une loi inexorable, que nul ne pouvait ni révoquer, ni contester, ni éluder :

«Quant à l'argent que vous m'offrez, dit Assuérus, gardez-le pour vous ; et faites de ce peuple ce que vous voudrez».

Joyeux de la joie du tigre qui tient sa proie, Aman fait appeler les secrétaires du roi. C'était le treizième jour du mois de Nisan. Sous la dictée d'Aman, les secrétaires écrivirent à tous les satrapes du roi, aux gouverneurs des provinces et aux principaux des diverses nations qui composaient l'empire des Perses, en autant de langues différentes qu'il était nécessaire pour que l'édit pût être lu et entendu de chaque peuple : et les lettres furent scellées de l'anneau du roi...

3. Voici la teneur de l'édit dans toute la pompe du style oriental : «Le plus grand des rois, Assuérus, qui règne depuis les Indes jusqu'à l'Éthiopie, aux princes et aux seigneurs des cent vingt-sept provinces soumises à son sceptre, salut :

«Quoique commandant à une foule de nations et ayant rendu tout l'univers tributaire de mon empire, je n'ai pas voulu abuser de la grandeur de ma puissance, mais j'ai gouverné mes sujets avec clémence et avec douceur, afin que, passant leur vie tranquillement et sans crainte, ils jouissent de la paix, désirée de tous les mortels.

4. «Ayant demandé aux membres de mon conseil de quelle manière je pourrais assurer de plus en plus ces avantages aux peuples de mon royaume, l'un d'eux, nommé Aman, élevé par sa sagesse et par sa fidélité au-dessus de tous les autres, et le second après le roi, m'a donné avis qu'il y a un peuple répandu dans toutes mes provinces, qui se conduit par de nouvelles lois, et qui, s'opposant aux coutumes de toutes les nations, méprise les commandements des rois, et trouble, par la contrariété de ses maximes, la paix et l'union de tous les peuples du monde.

5. «Informé de cela et voyant qu'une seule nation se met en état de révolte contre toutes les autres, suit des lois injustes, combat nos ordonnances et trouble la paix des provinces qui nous sont soumises, nous avons ordonné que tous ceux qu'Aman, qui a l'intendance sur toutes nos provinces, qui est le second après le roi, et que nous honorons comme notre père, aura désignés, soient mis à mort, avec leurs femmes et leurs enfants le quatorzième jour d'Adar,

douzième mois de cette année, sans que personne en ait aucune compassion, afin que ces scélérats, descendant tous en un même jour dans le tombeau, rendent à notre empire la paix qu'ils ont troublée».

6. Aussitôt des courriers, porteurs de l'édit, furent expédiés dans toutes les provinces. Celles-ci étaient prévenues d'avance de se tenir prêtes à exterminer tous les Juifs, sans aucune exception de vieillards, de femmes, d'enfants ou de petits enfants. Le massacre devait commencer le treizième jour d'Adar, se continuer le lendemain et être suivi du pillage de tous leurs biens. Avant l'arrivée des courriers à leur destination, l'édit fut affiché dans Suse. Pendant qu'on le placardait sur tous les murs de la capitale, Aman dînait au palais avec Assuérus. Heureux de son succès, il buvait avec délices les larmes que versaient avec abondance les Juifs présents dans la ville, en attendant la volupté plus grande encore de s'abreuver de leur sang et de se gorger de leurs richesses.

Réflexion. - Aman fait croire à Assuérus que les Juifs méprisent ses ordres et qu'ils sont dans un état permanent de rébellion. Rien n'était plus faux. Tout se bornait à un refus de génuflexion, devant l'orgueilleux ministre, de la part de Mardochée : et ce refus était très légitime. Sur une pareille calomnie tout un peuple est condamné à périr.

Les ennemis du peuple de Dieu, ancien et nouveau, sont toujours les mêmes, parce que leur chef, le démon, ne change ni ne vieillit. Le mensonge est leur moyen, la cruauté leur but. Pour faire exterminer les premiers chrétiens, nos pères dans la Foi, il n'est sorte de calomnies que leurs ennemis n'inventèrent contre eux. Si l'année est chère, si la peste sévit, si la terre tremble, si le Tibre déborde, si les armées de l'empire éprouvent un échec, si une province se révolte, aussitôt l'on crie de toutes parts : les Chrétiens au lion ! *christianos ad leonem* ! Leur nom était celui de tous les crimes.

Rien n'a changé. Au dire des impies de nos jours, l'Église, le Saint-Père, les prêtres, les catholiques sont les ennemis des lumières, du progrès, de la liberté : sans eux le monde vivrait heureux et prospère. De pareilles calomnies chaque jour répétées égarent les peuples et les arment contre la religion d'une haine fanatique, d'autant plus à craindre qu'elle est plus aveugle.

Aman affichait son édit de proscription sur les murs de Suse et l'envoyait dans toutes les provinces. A son exemple, ils affichent leurs projets sanguinaires sur les murailles de nos villes, et par leurs journaux les envoient aux quatre coins du monde. Mais comme Esther veillait sur l'ancien peuple de Dieu, Marie veille sur le nouveau. A cette mère toute-puissante et toute bonne, confions nos intérêts, ceux de la société et ceux de l'Église. Soyons vraiment ses enfants et dormons tranquilles à l'ombre de ses ailes.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Cochinchine.
Pratique. - Réciter le *Sub tuum*.

XXIè JOUR.

MARDOCHÉE.

1. Un des premiers informés de la nouvelle fut Mardochée. Il était sur la place publique, où l'édit venait d'être affiché. A la vue de cet arrêt de mort contre sa nation et contre lui, il déchira ses vêtements, se revêtit d'un sac, se couvrit la tête de cendres, et se mit à pousser des cris lamentables. Telles étaient les marques de grand deuil chez les Juifs et chez les Perses. Toujours sanglotant, il vint jusqu'à la porte du palais du roi. Là, il dut s'arrêter; car il n'était pas permis de passer la porte royale, vêtu d'un habit de deuil.

2. A mesure que l'édit arrivait dans les provinces, la consternation devenait générale parmi les Juifs. Tous, hommes femmes, enfants, vieillards, faisaient, avec raison, paraître une affliction extrême ; car tous étaient condamnés à mort. On n'entendait que des cris, on ne voyait que des larmes. A ces marques de douleur, ils joignaient les jeûnes. Plusieurs, revêtus de sac, couchaient sur la cendre au lieu de lit.

Cependant, la nouvelle de ce qui se passait, franchit les murs du palais. Les filles d'Esther et ses chambellans vinrent la lui annoncer : la reine en fut consternée. Sur-le-champ elle envoya un habit pour en revêtir Mardochée, au lieu du sac dont il était couvert; mais il refusa de le recevoir. La douce reine voulait à tout prix faciliter à son oncle l'entrée du palais, et apprendre de lui directement de quoi il s'agissait et quels seraient les moyens de prévenir la catastrophe.

3. Le refus de Mardochée la jeta dans une grande inquiétude. Elle appela donc Atach, le chambellan que le roi avait attaché spécialement à son service et lui commanda d'aller vers Mardochée et de savoir de lui pourquoi il agissait ainsi. Atach sortit et trouva Mardochée sur la place devant la porte du palais.

«Nous sommes tous condamnés à périr, lui dit Mardochée. Pour obtenir le massacre des Juifs, Aman a promis de remplir d'argent les trésors du roi. Voici une copie de l'édit qui est affiché dans Suse, et qui s'affiche dans toutes les provinces. Faites-le voir à la reine, et dites-lui de ma part d'aller trouver le roi, afin d'intercéder pour son peuple».

4. Atach, étant retourné au palais, rapporta fidèlement à Esther les paroles et les ordres de Mardochée. Pour réponse, Esther renvoya Atach à Mardochée avec ordre de lui dire :

«Tous les serviteurs du roi et toutes les provinces de son empire savent que quiconque, homme ou femme, qui entre, sans être appelé, dans l'appartement intérieur du roi, est mis à mort à l'instant même, à moins que le roi n'étende vers lui son sceptre d'or en signe de clémence, et ne lui sauve ainsi la vie. Comment donc puis-je entrer chez le roi, puisqu'il y a déjà trente jours qu'il ne m'a fait appeler ?»

5. Ces détails nous donnent quelque idée de la demeure des rois de Perse et d'une coutume encore conservée dans les cours de l'Orient. Le monarque, renfermé dans l'intérieur de son immense palais, se tenait sur un trône d'or, resplendissant de pierres précieuses, comme un dieu sur terre. La pièce qui précédait la chambre du roi était la salle des gardes, et la loi qui frappait de mort quiconque aurait voulu voir la face du monarque, sans y être appelé, avait pour but d'imprimer à tous un respect religieux pour sa majesté. Les princes païens règnent par la terreur. C'est pour cela qu'ils se rendaient et qu'ils se rendent encore invisibles. Autre est la conduite des princes chrétiens..

6. Mardochée, ayant entendu la réponse d'Esther, lui fit dire par Atach :

«Ne croyez pas, parce que vous êtes dans la maison du roi, que vous pourrez sauver votre vie, si tous les Juifs périssent. Si vous demeurez dans l'inaction, les Juifs seront sauvés sans vous ; mais vous périrez, vous et la maison de votre père, parce que vous aurez failli à votre devoir. Qui sait si ce n'est point pour cela même que vous avez été élevée à la dignité royale, afin d'être en état d'agir dans une occasion comme celle-ci ?»

7. Toujours obéissante, Esther envoya dire de nouveau à Mardochée :

«Allez, assemblez tous les Juifs qui sont dans Suse, et priez tous pour moi. Ne mangez ni ne buvez, ni jour ni nuit, pendant trois jours, je jeûnerai de la même manière avec mes filles. Après cela, j'entrerai chez le roi, malgré la loi qui le défend sans y être appelée, et, s'il faut que je périsse, je périrai».

Mardochée pressa d'exécuter ce qu'Esther lui avait ordonné.

Réflexion. - En apprenant la condamnation de son peuple, Mardochée déchire ses vêtements, se couvre de cendres et pousse des cris de douleur : n'est-ce pas l'Église actuelle ? A la pensée des maux qui menacent le monde, cette mère des nations n'est-elle pas dans le deuil ? ne fait-elle pas entendre des gémissements et des cris d'alarme ? Dans leurs projets hautement avoués, est-ce que les impies n'ont pas décidé la ruine de toute religion, de tout ordre social, le meurtre et le pillage universel ? Qui nous sauvera ?

Mardochée n'a qu'une ressource, c'est Esther. Il lui fait connaître le péril de son peuple et ne lui dissimule pas que c'est pour le sauver que Dieu l'a élevée à la dignité de reine. Quelle est notre ressource aujourd'hui, sinon la divine Esther ? Catholiques du dix-neuvième siècle, condamnés à mort par les ennemis de Dieu et des hommes, exposons nos dangers à Marie et disons-lui sans hésiter : Ce n'est pas pour vous seule, c'est pour nous que vous êtes devenue reine du ciel et de la terre.

Esther demande à Mardochée de prier et de faire prier et jeûner. La sainte Vierge nous demande la même chose : priez et faites pénitence, autrement vous périrez. La tendre Esther dit à Mardochée : je ne vous laisserai pas seul, je prierai moi-même, je jeûnerai et ferai jeûner avec vous. Soyons-en sûrs, Marie, qu'on n'invoqua jamais en vain, joindra ses prières aux nôtres, et ses prières sont toutes puissantes. Sans crainte, elle ira trouver le divin Assuérus, et nous serons sauvés.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour le Tonkin.
Pratique. - Réciter le *Miserere.*

XXIIe JOUR.

Prière de Mardochée et d'Esther.

1. A la recommandation de Mardochée tous les Juifs se livrèrent pendant trois jours au jeûne et à la prière. Ils comprirent que, dans la conjoncture où ils se trouvaient, le Dieu de leurs pères pouvait seul les sauver. Ainsi doivent raisonner les nations coupables, si elles veulent conjurer les fléaux qui les menacent. Esther et Mardochée ne se contentèrent pas d'inviter les Juifs à la prière et à la pénitence : ils leur en donnèrent l'exemple. Voici la prière que ces deux grandes et saintes âmes adressèrent au Dieu d'Israël. Nous la lirons avec respect et nous la répéterons en particulier. Nulle n'est mieux appropriée aux besoins du dix-neuvième siècle.

2. Se souvenant de toutes les œuvres du Seigneur, Mardochée le pria en ces termes :

«Seigneur, Seigneur, roi tout-puissant, tout est soumis à Votre pouvoir, et nul ne peut résister à Votre volonté, si Vous avez résolu de sauver Israël. Vous avez fait le ciel et la terre et tout ce qui est sous le ciel. Vous êtes le Seigneur de toutes choses, et nul ne peut résister à Votre Majesté. Tout Vous est connu ; et Vous savez que si je n'ai point adoré le superbe Aman, ce n'est ni par orgueil, ni par mépris, ni par un secret désir de gloire ; car j'aurais volontiers baisé la trace même de ses pieds pour le salut d'Israël. Mais j'ai craint de transférer à un homme l'honneur qui n'est dû qu'à mon Dieu, et d'adorer un autre que le Dieu de mes pères.

3. «Maintenant donc, ô Seigneur roi, ô Dieu d'Abraham, ayez pitié de Votre peuple, parce que nos ennemis veulent nous perdre et exterminer Votre héritage. Ne méprisez pas ce peuple que Vous Vous êtes donné en partage, que Vous avez racheté de l'Égypte pour être à Vous. Exaucez ma prière, soyez favorable à une nation qui est spécialement Vôtre. Changez, Seigneur, nos larmes en joie, afin que, préservés de la mort, nous célébrions Votre nom, et ne fermez pas la bouche à ceux qui Vous louent».

4. Tout Israël s'unit à Mardochée et cria vers le Seigneur, et, d'une même bouche comme d'un même cœur, lui adressa ses prières, parce qu'une mort certaine les menaçait. Dans l'intérieur du palais, Esther faisait écho aux supplications qui s'élevaient vers le ciel de toutes les parties de la ville. La pieuse princesse se réfugia vers le Seigneur son Dieu, épouvantée du péril qui était si proche. Ayant quitté ses habits de reine, elle en prit de conformes à son affliction et à ses larmes. Au lieu de parfums, elle se couvrit la tête de cendres, jeûna rigoureusement et coupa les tresses de ses cheveux, qu'on trouva répandus dans les lieux naguère témoins de ses joies.

5. Prosternée devant le Dieu d'Israël, elle le suppliait en ces termes :

«Mon Seigneur, qui êtes seul notre roi, assistez-moi dans l'abandon où je suis, puisque Vous êtes le seul qui puissiez me secourir. Mon péril est imminent. J'ai su de mon père que Vous, Seigneur, aviez pris Israël d'entre toutes les nations pour en faire Votre peuple, et que Vous avez tenu Votre parole. Nous avons péché devant Vous ; c'est pour cela que Vous nous avez livrés entre les mains de nos ennemis. Nous avons adoré leurs dieux : et Vous êtes juste, Seigneur.

«Maintenant ce n'est pas assez pour eux de nous opprimer de la manière la plus dure. Attribuant la force de leurs bras à la puissance de leurs idoles, ils veulent faire mentir Vos promesses, exterminer Votre héritage, fermer la bouche à ceux qui Vous louent et éteindre la gloire de Votre temple et de Votre autel, afin de faire louer par les nations la puissance de leurs idoles et mettre à Votre place un roi de chair.

6. «Seigneur, n'abandonnez pas Votre peuple à ceux qui ne sont que néant, de peur qu'ils ne tressaillent à notre ruine ; mais faites retomber leur dessein sur eux, et perdez celui qui a commencé d'exercer sa cruauté contre nous. Souvenez-Vous de nous, Seigneur ; montrez-Vous à nous aux jours de notre affliction, et donnez-moi de l'assurance, Seigneur, roi de tous les rois. Mettez dans ma bouche des paroles convenables en la présence du lion. Tournez son cœur à la haine de notre ennemi, afin qu'il périsse lui et tous ceux qui conspirent avec lui. Délivrez-nous par Votre main, et assistez-moi, Seigneur, Vous qui êtes mon unique secours.

7. «Vous connaissez toutes choses et Vous savez que je hais la gloire des injustes. Mes chagrins ne Vous sont point cachés. Vous savez qu'aux jours où je suis condamnée à paraître dans la magnificence et dans l'éclat, j'ai en horreur le signe superbe de ma gloire que je porte sur ma tête, Vous savez que je le regarde comme un linge souillé et que je ne le porte jamais dans les jours de ma solitude.

«Vous savez que je n'ai point mangé à la table d'Aman, ni pris aucun plaisir au festin du roi, ni bu de vin offert aux idoles. Vous savez que, depuis le temps où j'ai été amenée dans ce palais jusqu'aujourd'hui, jamais Votre servante ne s'est réjouie qu'en Vous seul, Seigneur, Dieu d'Abraham. O Dieu puissant, dominateur de tous, écoutez la voix de ceux dont Vous êtes le seul espoir; sauvez-nous de la main des méchants et délivrez moi de ma propre crainte.

Réflexion. - Que l'exemple d'Esther et de Mardochée ne soit pas perdu pour nous, ne nous contentons pas de le lire : imitons-le. Notre avenir même temporel comme l'avenir du monde est à ce prix. Les circonstances sont telles que Dieu seul, agissant dans toute l'étendue de Sa puissance et de Sa miséricorde, peut rétablir l'ordre sur la terre et empêcher une nouvelle chute de l'humanité. Qui fera violence à Son cœur ? qui lui fera retirer le décret de condamnation déjà peut-être porté contre le monde coupable, contre le mauvais dix-neuvième siècle, si rebelle aux avertissements de la Providence et si obstiné dans le mal ? Les prières des bonnes âmes, jointes à l'intercession de la divine Esther.

«La prière du juste, dit le Seigneur, pénétrera les nuées, se présentera devant le trône de Dieu, et n'en quittera pas que le Très-Haut ne l'ait regardée d'un œil favorable». Soyons-en bien convaincus ; c'est ainsi et seulement ainsi que nous obtiendrons miséricorde.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour les Indes.
Pratique. - Réciter les *Litanies des Saints*.

XXIII[è] JOUR.

ESTHER ENTRE CHEZ LE ROI.

1. Par le jeûne et par la prière, accomplis avec la ferveur que leur inspirait la vue de la mort, les Juifs s'étaient assuré la protection du Dieu de leurs pères. Esther n'hésita plus. Le troisième jour, elle se revêtit de ses habits royaux et s'environna de toute la pompe qui convenait à sa dignité. Ainsi parée y elle invoqua le Dieu qui dirige et qui sauve, et prit avec elle, deux de ses suivantes. Sur l'une, elle s'appuyait avec grâce ; l'autre suivait sa maîtresse, portant la queue de sa robe.

2. Esther marchait lentement comme une personne délicate et affaiblie. Elle l'était en effet, tant par sa constitution naturelle que par le jeûne et par la crainte. Néanmoins, les roses de son visage n'avaient rien perdu de leur fraîcheur, et ses yeux conservaient leur vif éclat et leur incomparable douceur. Sous ces beaux dehors, se cachaient une profonde tristesse et une frayeur extrême.

3. Traversant les nombreux appartements du palais, Esther s'arrêta sur le seuil de la chambre du roi, dont la riche portière, relevée en double feston, permettait au monarque de voir dans la salle d'attente. Assuérus était majestueusement assis sur son trône, revêtu de ses ornements royaux, tout resplendissant d'or et de pierres précieuses, et son sceptre d'or à la main : sa vue inspirait la terreur. Aux pas des visiteuses, il leva la tête, et ses regards, brillants comme l'éclair, trahirent la colère de son âme. La reine s'évanouit ; la pâleur de la mort se répandit sur son visage et sa tête sans force tomba sur l'épaule de sa suivante.

4. Dieu changea subitement le cœur du roi, et le remplit de douceur. Craignant pour Esther, il quitte son trône, prend la reine dans ses bras, et, la soutenant jusqu'à ce qu'elle revienne à elle, il lui disait ces caressantes paroles :

«Qu'avez-vous, Esther ? je suis votre frère, ne craignez pas. Vous ne mourrez pas ; ce n'est pas pour vous qu'est faite la loi, c'est pour tous les autres. Venez et touchez mon sceptre».

Assuérus voulait lui dire par là que toute sa puissance était à ses ordres.

5. Esther demeurait silencieuse et timidement immobile. Alors Assuérus lui place l'extrémité de son sceptre sur le cou et l'embrasse, en lui disant : «Pourquoi ne me parlez-vous pas ?» Esther répondit . «Je vous ai vu, seigneur, comme l'ange de Dieu, et l'éclat de votre gloire m'a fait manquer le cœur». A ces mots, elle s'évanouir de nouveau.

Le roi était dans un trouble inexprimable, et ses officiers s'empressaient autour de la reine pour la ranimer et la consoler. Quand elle fut revenue à elle, Assuérus lui dit : «Que voulez-vous, reine Esther, que demandez-vous ? Quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerais».

Esther répondit : «Aujourd'hui est pour moi un jour de fête et s'il plaît au roi, je le prie de venir avec Aman au festin que j'ai préparé à mon seigneur».

Aussitôt le roi dit : «Qu'on se hâte d'avertir Aman, afin qu'il obéisse à la volonté de la reine».

Remise de ses émotions et inondée de joie, Esther fut reconduite dans ses appartements. Là, elle put librement exprimer, par de ferventes prières, toute sa reconnaissance pour le Dieu de ses pères. A l'heure indiquée, le roi et Aman vinrent au festin que la reine leur avait préparé.

6. Vers la fin du repas, lorsqu'Assuérus eut bu beaucoup de vin, il dit à Esther :

«Que désirez-vous que je vous donne, et que me demandez-vous ? je le répète, quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerais».

Esther répondit modestement :

«Voici ma demande et ma prière. Si j'ai trouvé grâce devant le roi, et qu'il lui plaise de m'accorder ce que je demande, je le prie de venir encore avec Aman prendre part à un nouveau festin, et demain je dirai au roi ce que je désire».

7. La prudence divine qui conduisait Esther paraît ici à découvert. Avant de présenter à Assuérus sa demande en faveur des Juifs, elle l'invite à un second festin. C'était d'abord un moyen de gagner de plus en plus les bonnes grâces du roi, de manière à ce qu'il ne pût rien lui refuser. La précaution n'était pas superflue ; obtenir contrairement à la loi des Perses le retrait d'un édit royal porté et promulgué, était ce qu'il y avait au monde de plus difficile. Ensuite, elle ne voulait pas faire sa demande en présence des grands de la cour, qui n'auraient pas manqué de la combattre. Elle prépara donc une réunion intime, où seule avec le roi elle pût librement lui ouvrir son cœur et se faire connaître pour une fille d'Israël. Aman devait assister à la communication, pour des raisons qui nous seront bientôt connues.

Réflexion. - Avec tous les siècles j'admire le courage d'Esther, qui s'expose à la mort pour sauver son peuple. Plus grande est mon admiration pour la sainte Vierge, qui donne la vie de son Fils pour obtenir le salut du monde. La loi de mort qui défend d'approcher d'Assuérus n'est pas faite pour Esther. Marie a toujours accès auprès de Dieu. Esther va trouver Assuérus, accompagnée de deux suivantes : c'est Marie qui se présente devant le Très-Haut accompagnée de la nature humaine et de la nature angélique, toutes deux sanctifiées et glorifiées par le Fils qu'elle a donné au monde.

Les douleurs et les charmes d'Esther lui livrent le cœur d'Assuérus. Par les mêmes moyens, Marie est devenue toute-puissante sur le cœur de Dieu. Assuérus, voyant Esther évanouie, s'empresse de la rassurer et lui promet tout ce qu'elle voudra, fut-ce la moitié de son royaume. Comme les plaies de son Fils, les douleurs de Marie sont toujours présentes aux yeux de Dieu. Plein de tendresse pour elle, le divin Assuérus se montre plus généreux que le premier : il lui donne Son royaume tout entier, c'est-à-dire la plénitude de Sa puissance, en l'établissant reine des anges et des hommes.

Esther ménage si bien les choses qu'elle obtient tout ce qu'elle veut. Marie a de tels secrets pour arriver au cœur de Dieu, qu'elle l'enchaîne à sa volonté. C'est au point qu'en la voyant venir, son divin Fils prévient ses prières et lui dit comme Salomon à Bethsabée : «Demandez, ma mère, je n'ai rien à vous refuser».

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Malaisie.

Pratique. - Réciter *l'Ave Maris Stella*.

XXIVè JOUR.

Colère d'Aman.

1. Le festin terminé, Aman se retira ivre de joie ; mais, en sortant du palais, il vit Mardochée qui était assis à la porte. Non seulement il ne se leva pas devant l'orgueilleux ministre, il ne se remua pas même de la place où il était. Aman en conçut une grande indignation. Et nous, nous devons avoir une grande admiration pour Mardochée.

Ce digne enfant d'Abraham est condamné à mort, et tout son peuple avec lui : il le sait. Devant lui passe l'auteur de l'édit d'extermination. Cet édit est motivé par le refus de Mardochée d'adorer le meurtrier de sa nation. Peut-être qu'à cette heure même, Mardochée pourrait, en fléchissant le genou, faire révoquer l'arrêt de proscription. Il ne le fait pas : Dieu le défend. Il aime mieux s'exposer, lui et toute sa race, à une mort certaine, que de désobéir à Dieu en commettant un acte de lâche respect humain.

2. Aman dissimula sa colère, et, rentré chez lui, il assembla ses amis avec sa femme Zarès. Plein de lui-même, il leur représenta quelle était la grandeur de ses richesses, le grand nombre de ses enfants, ce qui était en Orient, et ce qui sera toujours partout un motif de gloire ; et l'immense honneur dont il jouissait d'être élevé au-dessus de tous les princes de l'empire.

Comme comble de gloire, il ajouta : «La reine Esther n'a invité que moi seul au festin qu'elle a donné au roi ; et demain je dois encore dîner chez elle avec le roi. Malgré toutes ces faveurs et tous ces avantages, je crois n'avoir rien, tant que je verrai le Juif Mardochée assis devant la porte du palais et refusant de fléchir le genou quand je passe».

3. Zarès et ses amis lui répondirent : «Faites dresser une potence fort élevée, qui ait vingt-cinq coudées de haut, afin qu'elle soit vue de toute la ville. Dites au roi, demain matin, qu'il y fasse pendre Mardochée, et vous irez ainsi plein de joie au festin avec le roi». Ce conseil lui plut et il ordonna de préparer la potence.

Tandis que, dans la maison d'Aman, on décidait pour le lendemain le supplice de Mardochée, que se passait-il au palais d'Assuérus ?

4. Ce prince passa la nuit sans dormir. Pour se distraire, il se fit apporter les annales de son règne. Comme on les lisait devant lui, on vint à l'endroit où il était écrit de quelle manière Mardochée avait dévoilé la conspiration de Bagathan et de Tharès, qui voulaient assassiner le roi Assuérus. A ce récit, le roi arrête le lecteur et demande : «Quelle récompense Mardochée a-t-il reçue pour cet acte de fidélité ?» Ses serviteurs et ses officiers lui répondirent : «Il n'a reçu aucune récompense». Le roi se tut.

5. Cependant, avant l'heure ordinaire des réceptions, on entendit du bruit dans la salle d'attente. Assuérus étonné demanda : «Qui est dans l'antichambre ?» Ses serviteurs lui répondirent : «C'est Aman». Pressé par le désir de la vengeance, Aman avait prévenu l'heure des audiences, afin de se trouver seul avec le roi, et d'obtenir immédiatement la sentence de mort contre Mardochée.

6. Ici, il faut s'arrêter un instant pour admirer les ressorts de la Providence. Pour arriver à ses fins, tout lui est bon. Une chose purement naturelle et de soi assez indifférente, l'insomnie d'Assuérus va devenir l'occasion du dénouement imprévu, qui sera tout à la fois la punition éclatante des méchants, et la délivrance non moins éclatante des justes. Il n'est pas jusqu'à l'oubli inexplicable dans lequel on a laissé le service de Mardochée, qui ne doive contribuer à son triomphe.

Sans l'insomnie, la lecture des annales n'aurait pas eu lieu, et si Mardochée eût été récompensé, le récit de sa fidélité n'aurait pas eu d'objet. Enfin, l'empressement homicide du vindicatif Aman était ménagé pour rendre plus saisissante l'action de la justice divine. Que cette grande leçon ne soit pas perdue pour nous ! Si les créatures manquent de reconnaissance à notre égard ; si Dieu Lui-même nous fait attendre Ses faveurs, ne perdons ni confiance ni courage. Avec un père infini dans Sa puissance et infaillible dans Ses promesses, rien n'est perdu. Dieu, dit un proverbe, ne paye pas tous les samedis, mais Il ne fait jamais banqueroute.

7. Nous avons laissé Aman dans l'antichambre du roi. Bien que favori d'Assuérus et son premier ministre, il eût été sur le champ mis à mort s'il avait osé franchir, sans être appelé, le seuil de la chambre du roi. Grâce à la protection toute particulière de la Providence, Esther seule avait pu le faire impunément. Les serviteurs d'Assuérus lui ayant répondu qu'Aman était dans l'antichambre, le roi dit : «Qu'il entre». Aman ne se le fit pas répéter, tant il était pressé par le désir de la vengeance. Laissons-le en présence d'Assuérus, où nous le trouverons demain.

Réflexion. - Aman se vante lui-même de posséder tous les éléments du bonheur. Cependant il n'est pas heureux. Que lui manque-t-il ? Dans l'immense empire des Perses, dont il tient les rênes, un seul homme refuse de fléchir le genou devant lui, et, tant qu'il n'aura pas obtenu cette génuflexion, il ne comptera pour rien ni les richesses, ni les honneurs, ni la puissance. Ainsi, Achab, roi d'Israël, n'est pas satisfait de régner sur de riches provinces. Point de bonheur pour lui, s'il ne possède la petite vigne du pauvre Naboth.

C'est là sans doute une folie. Mais dans la passion arrivée à un certain point, cette folie devient cruauté. Pour n'avoir pas obtenu une génuflexion, Aman se vengera par l'extermination de tout un peuple. Naboth payera de sa vie le refus de livrer à Achab la vigne de ses pères. Tant que la révolution, fût-elle maîtresse du monde, n'aura pas la vigne du pauvre Naboth, qu'on appelle le patrimoine de saint Pierre, elle ne sera pas satisfaite. L'aura-t-elle ? Jamais, si nous méritons que la divine Esther en demeure la gardienne.

Quoi qu'il en soit, malheur, et toujours malheur aux esclaves des passions. Quand ils auront obtenu l'objet de leurs plus ardents désirs, seront-ils heureux ? Nullement. Au désir satisfait succédera un autre désir; à celui-ci un autre encore, et ainsi jusqu'à la fin. C'est pourquoi. un grand docteur saint Anselme compare justement les ambitieux qui cherchent le bonheur dans les créatures, aux enfants qui courent après les papillons. Ils se fatiguent à les poursuivre, parviennent difficilement à les prendre, et, quand ils les ont pris, ils se réjouissent comme s'ils avaient un trésor, et ils n'ont qu'un insecte.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Afrique orientale.
Pratique. - S'associer à l'œuvre de la *Propagation de la Foi*.

XXVè JOUR.

CONFUSION D'AMAN.

1. Aman, se voyant seul avec Assuérus, était au comble de ses vœux. Il allait enfin pouvoir satisfaire sa vengeance. Ses lèvres n'attendaient que le moment de s'ouvrir, pour demander le supplice de Mardochée. Quant à l'obtenir, son crédit ne lui permettait pas d'en douter. Sa confiance était d'autant plus grande qu'il s'agissait d'une simple anticipation, Mardochée se trouvant compris dans l'extermination générale des Juifs, qui devait avoir lieu quelques mois plus tard.

2. Autre était, en ce moment, la pensée d'Assuérus. Tout occupé du service que Mardochée lui avait rendu, et de l'oubli dans lequel on avait laissé ce fidèle serviteur, le roi dit à Aman : «Que doit-on faire à un homme que le roi désire honorer ?»

Aman réfléchit un instant pour trouver tout ce qu'il y avait de plus glorieux, et, pensant que le roi ne voulait honorer que lui, s'empressa de répondre :

«Il faut que l'homme que le roi veut honorer, soit revêtu des habits du roi, et placé, le diadème en tête, sur le cheval que le roi a coutume de monter. Il faut ensuite que le premier des seigneurs de la cour tienne le cheval par la bride et qu'il parcoure toutes les places de la ville, en criant : C'est ainsi que sera honoré, celui qu'il plaira au roi d'honorer».

3. Paraître ainsi en public était tout ce qu'il y avait de plus honorable chez les Perses. On peut ajouter tout ce qu'il y aurait de plus honorable chez les différents peuples du monde. Le costume des rois de Perse était un magnifique manteau de pourpre, orné de riches broderies. Leur diadème formait une sorte de turban en écarlate, rehaussé par une torsade blanche et étincelant de pierres précieuses. Un collier d'or, un cimeterre à poignée d'or, des bracelets d'or complétaient leur costume. Tous ces ornements devaient être remis à celui que le roi voulait honorer.

4. Assuérus, ayant entendu la réponse d'Aman, lui dit : «Ne perdez pas un instant, et faites tout ce que vous venez de dire au Juif Mardochée, qui est assis à la porte du palais. Prenez garde de ne rien omettre de ce que vous avez dit».

La foudre serait tombée sur sa tête, qu'Aman n'aurait pas été plus atterré. Avoir lui-même, sans le soupçonner, tracé avec un soin jaloux le programme détaillé du triomphe de celui dont il était venu, avec confiance, demander la mort pour le jour même, la mort sur un gibet déjà préparé et dont la hauteur devait élever l'ignominie de Mardochée aux yeux de toute la ville ! Être condamné, lui Aman, lui le premier ministre du roi, lui le plus haut personnage de l'empire, à devenir le valet de pied et le héraut de ce Mardochée, ce Juif méprisé, et son mortel ennemi : l'histoire offre-t-elle l'exemple d'une humiliation pareille ?

5. Cependant, il fallut obéir. Aman prit donc le manteau royal et le cheval qu'il avait désigné. Lui-même, descendu devant le palais, de ses propres mains revêtit Mardochée des habits royaux, lui mit le cimeterre au côté et le diadème sur la tête, au milieu de la grande place qui précédait le palais. Puis, toujours en présence de la cour et du peuple, il tint l'étrier pendant que Mardochée montait à cheval. Le triomphateur, dans tout l'éclat de sa gloire, donna le signal du départ. Aman marchait humblement devant lui, criant à haute voix dans tous les quartiers de la ville : «C'est ainsi que mérite d'être honoré, tout homme qu'il plaira au roi d'honorer».

6. Mardochée, ayant fait le tour de la ville, fut reconduit au palais. Aman se hâta de regagner sa maison, gémissant et ayant la tête couverte, afin de n'être vu de personne. Il avait honte, en effet, de marcher le visage découvert, lui qui, voulant se faire adorer comme un dieu, venait d'être vu de toute la ville, réduit au rôle de palefroi. D'ailleurs se couvrir la tête était chez les Perses comme chez un grand nombre de nations, un signe de grand deuil, de grande douleur et de grande confusion.

7. Arrivé chez lui, Aman raconta à Zarès sa femme et à ses amis tout ce qui lui était arrivé. Les sages dont il prenait conseil et sa femme lui dirent : «Si Mardochée, devant lequel vous avez commencé de tomber, est de la race des Juifs, vous ne pourrez lui résister, mais vous tomberez entièrement».

Parlaient-ils de la sorte par une inspiration divine ou leurs conjectures reposaient-elles sur l'histoire des Juifs, qu'on avait vus constamment, soit en Égypte, soit dans la terre de Chanaan, triompher de leurs ennemis ? Il n'importe : leur prédiction ne tarda pas à se vérifier. Ils parlaient encore, lorsque les chambellans du roi survinrent, et obligèrent Aman à venir sans délai au festin que la reine avait préparé.

Réflexion. - L'homme, dit le Saint-Esprit, sera puni par où il aura péché. Aman en est une preuve éclatante. Aman, c'est la Révolution ; Mardochée, c'est le pape. Grâce à la complicité publique ou secrète des rois et des peuples, la Révolution est arrivée à une puissance aujourd'hui sans rivale. Seul le vicaire de Jésus-Christ refuse de fléchir le genou devant elle. Seul il la combat hautement et avec une constance inébranlable. De là, les fureurs et les cris de mort de la Révolution contre la papauté. C'est au moment où il ne doute plus de son triomphe qu'Aman est confondu ; et qu'il voit la puissance lui échapper et ses projets s'évanouir.

Tel sera, si nous méritons que la divine Esther prenne en main notre cause, le sort inévitable de la Révolution. Quant à l'Église, elle n'a rien à craindre. La barque de Pierre peut être agitée, elle ne fera jamais naufrage. Voulons-nous être en sûreté ? Demeurons fidèlement dans cette barque où, veillant ou dormant, se trouve toujours Celui qui commande en maître aux flots irrités.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Afrique occidentale.
Pratique. - Faire souvent et bien le signe de la croix.

XXVI[è] JOUR.

PUNITION D'AMAN.

1 Aller dîner avec Assuérus qui venait de lui infliger la plus sanglante humiliation, devait être pour Aman un bien triste honneur, pour ne pas dire un pénible devoir. Mais, dans l'intérêt de leur fortune, les ambitieux savent dévorer en secret les plus cruels affronts. Aman se rendit donc au palais et avec Assuérus entra chez la reine où les attendait le nouveau festin. Il pouvait être environ deux heures après midi ; car la promenade triomphale de Mardochée n'avait pris qu'une partie de la journée : et Aman, rentré chez lui en toute hâte, racontait encore ses chagrins, lorsque les chambellans vinrent le chercher pour prendre part au banquet de la reine.

2. Le repas commença et continua même pendant quelque temps, sans que rien fît pressentir la catastrophe par laquelle il devait se terminer. Esther attendait le moment favorable de parler au roi. Lui-même la fit naître ; car il n'avait pas oublié qu'Esther lui avait dit la veille : «Demain je ferai connaître mes désirs». Quand donc Assuérus fut un peu échauffé par le vin, il fit à Esther la même question et la même promesse que le jour précédent.

«Que demandez-vous de moi, Esther, et que désirez-vous que je fasse ? Quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerais».

3. Pour la seconde fois, l'Écriture remarque qu'Assuérus se laissait échauffer par le vin. Elle ne veut pas dire qu'il buvait avec excès et au point de troubler sa raison. Nous apprenons seulement que les monarques persans étaient puissants à boire, comme dit ailleurs le Saint-Esprit : *Potentes ad bibendum*. L'histoire rapporte de l'un d'entre eux, le trait suivant. Comme il buvait largement, un de ses plus chers courtisans se permit de l'engager à se modérer, ajoutant que l'ivrognerie était honteuse surtout dans un roi sur qui tous les regards sont fixés.

«Afin que tu saches que je ne bois jamais avec excès, répondit le monarque, je vais te prouver qu'après de copieuses libations, j'ai l'œil et la main aussi sûrs qu'avant». Et il se mit à boire plus que de coutume et dans des coupes plus larges. Quand on le crut dans un état d'ivresse, il commanda au jeune fils du courtisan d'aller se placer hors de la salle du festin et de se tenir debout, la main gauche placée sur la tête. Le roi tend son arc en disant : Je vise au cœur ; et il envoie sa flèche droit au cœur du jeune homme. Puis, retirant la flèche, et la montrant au père, il lui dit : «Crois-tu que j'ai la main assez sûre ?» Le père répondit : «un Dieu ne tirerait pas plus juste».

L'acte de ce roi et la flatterie de ce père montrent ce qu'était la nature humaine dans le paganisme.

4. Esther, voyant Assuérus bien disposé, lui répondit :

«O roi, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, je vous conjure de m'accorder, s'il vous plaît, ma propre vie, et celle de mon peuple. Car nous sommes livrés, moi et mon peuple, pour être foulés aux pieds, égorgés et exterminés. Plût à Dieu qu'on nous vendît, hommes et femmes, comme esclaves ! Ce mal serait supportable et je le souffrirais en silence. Mais l'extermination de tout un peuple par notre ennemi, est un acte de barbarie qui retombe sur le roi».

5. Il est facile, non, il est impossible de comprendre l'impression que produisirent sur Assuérus les paroles d'Esther. Néanmoins, on se figure sans peine qu'il dut se dire à lui-même :

« Est-ce un rêve ? Quoi ! Esther que voilà sous mes yeux ! la reine Esther, si tendrement aimée, est condamnée à mort ! Et je n'en sais rien ! Par dévouement pour moi, elle consent à être renvoyée de mon palais et vendue comme esclave : elle me demande seulement grâce de la vie ! Quel est cet étrange mystère ?»

Aman le comprit aussitôt, et on peut juger de sa frayeur. Il apprenait qu'Esther était juive et que, enveloppée comme telle dans l'édit d'extermination qu'il avait surpris à Assuérus, elle demandait grâce de sa vie. Il voyait que non seulement cette grâce lui serait accordée ; mais que le décret de proscription serait rapporté et que toutes ses machinations allaient tourner contre lui. C'était le commencement des douleurs.

6. La scène ne tarda pas à devenir bien autrement saisissante. Reprenant la parole, Assuérus dit :

«Qui est celui-là ? et qui est assez puissant pour oser faire ce que vous dites ?»

Esther répondit : «Le cruel ennemi qui a juré notre perte, c'est cet Aman».

A ces mots, Aman demeura interdit, ne pouvant supporter les regards du roi et de la reine. Assuérus se leva en colère et, étant sorti de la salle du festin, il entra dans le jardin du palais. Aman se leva aussi de table et se jette à genoux, pour supplier la reine Esther de lui sauver la vie. Assuérus, étant rentré dans la salle du festin, trouva Aman penché sur le lit de table, où était Esther, et il dit : «Quoi ! il veut même faire violence à la reine, en ma présence et dans ma maison !»

7. A peine cette parole fut sortie de la bouche du roi, que les chambellans s'emparèrent d'Aman et lui couvrirent le visage comme cela se pratiquait à l'égard des criminels condamnés à mort. Alors Harbona, un des officiers de service, qui avait été avertir Aman de venir au festin de la reine, dit au roi : «Il y a, dans la maison d'Aman, une potence de cinquante coudées de haut, qu'il avait fait préparer pour Mardochée, le sauveur du roi».
Assuérus dit : «Qu'Aman soit pendu».

Aman fut donc pendu à la potence qu'il avait fait préparer pour Mardochée, et la colère du roi s'apaisa. La potence fut plantée à une des portes de la ville, afin que le supplice fût plus ignominieux et que tous ceux qui entraient et qui sortaient vissent suspendu à un gibet, celui qui hier encore voulait se faire adorer comme un dieu.

Réflexion. - Pour éprouver la confiance de Ses enfants et faire éclater Sa gloire, Dieu laisse quelquefois monter la puissance de Ses ennemis, au point que leur triomphe paraît assuré. Mais quand l'heure est venue, Dieu se lève et tout change. C'est ainsi que, dans un seul jour, Aman voit tous ses projets renversés et lui-même, tombé du faîte des grandeurs, porte la peine de son orgueil et de sa cruauté. Tout cela se fait par l'entremise d'Esther.

Croyons-le plus que jamais, c'est par l'intercession de la sainte Vierge, que les ennemis de l'Église, dont l'orgueil s'élève aujourd'hui jusqu'au ciel, seront humiliés et réduits à l'impuissance. Notre devoir, surtout pendant ce mois béni, est de lui dire avec une ferveur inaccoutumée : Divine Esther, parlez au Roi pour nous : *Loquere Regi pro nobis*. En intercédant pour nous, elle intercède pour elle. Nos ennemis ne sont-ils pas les siens ? S'ils venaient à triompher, n'aboliraient-ils pas son culte ? Ne sommes-nous pas son peuple, sa famille, ses frères et ses sœurs ? Ayons donc confiance. Souvent c'est quand on croit tout perdu que tout est sauvé.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Afrique orientale.
Pratique. - S'associer à l'œuvre de la Sainte-Enfance.

XXVII[è] JOUR.

ÉLÉVATION DE MARDOCHÉE.

1. Esther ne fit pas les choses à demi. Avoir vaincu l'orgueilleux et cruel Aman, n'était que la première partie de sa victoire : élever Mardochée au faîte du pouvoir, et tirer une vengeance aussi éclatante que méritée des ennemis de son peuple, était la seconde. Le jour même de l'exécution d'Aman, le roi Assuérus donna à la reine Esther la maison d'Aman, ennemi des Juifs. Aman s'étant rendu coupable de lèse-Majesté, son opulente maison ou plutôt son splendide palais rempli d'or, d'argent et de meubles précieux, revenait au trésor de l'empire, et le roi en fit présent à Esther.

2. Quelques instants après la reine fit appeler Mardochée et le présenta au roi ; car elle lui avait avoué qu'il était son oncle. Aussitôt il devint le favori d'Assuérus, son premier ministre, son confident le plus intime et son conseiller le plus sûr. Comme insigne de cette haute dignité, le roi prit l'anneau qu'il avait fait ôter à Aman et le donna à Mardochée. C'était ce même anneau royal, dont le perfide ministre avait scellé l'édit d'extermination contre les Juifs.

De son côté, Esther établit Mardochée intendant de sa maison. Toujours reconnaissante et soumise, la bonne princesse voulut avoir, dans l'éclat de sa gloire, pour l'homme de sa confiance, celui qui avait nourri son enfance, dirigé sa jeunesse et contribué si puissamment à son élévation.

3. Il semble qu'Esther n'avait plus rien à désirer. Mais à l'âme où règne la charité, les intérêts d'autrui sont aussi chers que les siens. La grande reine n'était donc pas encore satisfaite. C'est pourquoi elle se jeta aux pieds du roi et le conjura avec larmes de rendre vaine la méchanceté d'Aman, fils d'Agag, en déjouant les machinations qu'il avait formées pour perdre les Juifs. Assuérus lui tendit son sceptre d'or, pour lui donner, selon la coutume, des marques de sa bonté.

Alors la reine, se levant et se tenant en si présence, lui dit :

«Si j'ai trouvé grâce devant le roi et que ma demande ne lui paraisse pas importune, je le conjure de vouloir ordonner que les lettres d'Aman, par lesquelles cet ennemi des Juifs avait commandé qu'on les exterminât dans toutes les provinces du royaume, soient révoquées par de nouvelles lettres : car comment pourrais-je supporter la mort et la ruine de tout mon peuple ?»

4. Après les marques de tendresse qu'Assuérus avait données à Esther et les faveurs insignes dont il venait de la combler, il peut paraître étonnant de voir cette reine bien-aimée, se prosterner devant le roi et fondra en larmes pour lui demander le salut de son peuple. C'est qu'ici, était le nœud de la difficulté. Suivant les lois inviolables des Perses et des Mèdes, un décret scellé du sceau du roi était irrévocable. L'annuler par un autre décret, c'était faire une révolution.

5. Or l'édit d'extermination porté contre les Juifs était scellé du sceau du roi. De là vient qu'Esther emploie tous les moyens en son pouvoir, pour toucher Assuérus et lui faire révoquer cet édit. Ce grand prince, qui avait compris la fourberie d'Aman, n'hésita pas à braver les dangers qu'il pouvait courir, afin de sauver les innocents.
6. Il dit donc à la reine et à Mardochée : «J'ai donné à Esther la maison d'Aman, et j'ai commandé qu'il fût attaché à une potence, parce qu'il avait osé lever la main contre les Juifs. Écrivez donc aux Juifs au nom du roi, comme vous le jugerez à propos et scellez les lettres de mon anneau».

Les secrétaires et les écrivains du roi furent donc appelés. Les premiers présidaient à la rédaction des lettres et décrets ; les seconds en faisaient des copies, soit pour être envoyées dans les provinces, soit pour être gardées dans les archives de l'empire. Le roi eut soin de recommander de cacheter les lettres de son anneau, afin qu'elles fussent la révocation authentique de l'édit de proscription.

7. Les lettres furent donc conçues en la manière que Mardochée voulut, et adressées aux Juifs, aux grands seigneurs, aux gouverneurs et juges des cent vingt-sept provinces du royaume, depuis les Indes jusqu'à l'Éthiopie. Comme les premières, elles furent écrites en diverses langues et en différents caractères, selon la diversité des provinces et des peuples, afin qu'elles pussent être lues et entendues de tout le monde. Ces lettres écrites au nom du roi et cachetées de son anneau furent portées par des courriers montés sur des chevaux fort vite, afin que, parcourant rapidement toutes les provinces, ils prévinssent l'exécution des anciennes lettres par ces nouvelles.

Réflexion. - La réalité est toujours plus parfaite que la figure. Si donc Esther ne se contente pas de faire les choses à demi, à plus forte raison Marie les fait-elle complètement. Il ne suffit pas à Esther d'avoir sauvé sa vie, elle ne fut heureuse qu'après avoir obtenu celle de son peuple. Ainsi, il en est de la sainte Vierge. Assurée de son bonheur elle est pleine de sollicitude pour nous et pour l'Église. Nos ennemis, les ennemis de l'Église sont toujours ses ennemis. Nous protéger contre leurs attaques, les humilier et les vaincre, est son occupation constante. De là vient qu'un saint docteur appelle Marie, *la grande affairée du paradis*. Nos besoins même temporels ne la trouvent jamais insensible. Qui pourrait compter les affligés qu'elle a consolés, les pauvres qu'elle a secourus, les malades qu'elle a guéris ? Comme Notre-Seigneur sur la croix disait dans Son amour : J'ai soif des âmes, *sitio* : Marie a soif de faire du bien. C'est lui faire injure, dit saint Bonaventure, de ne pas s'adresser à elle dans le besoin : *In te, Domina, peccant non solum qui tibi injuriam irrogant, sed etiam qui te non rogant.*

Catholiques du dix-neuvième siècle, à qui la Révolution ne voudrait plus laisser de place au soleil, implorons avec confiance la divine Esther. A la vue des dangers qui nous menacent nous et le monde entier, cachons-nous dans son sein maternel, comme à l'apparition de l'oiseau de proie les poussins se cachent sous les ailes de leur mère : et nous n'avons rien à craindre : *O Maria, o nomen sub quo nemini desperandum*.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Afrique centrale.
Pratique. - Faire une visite au saint Sacrement.

XXVIIIè JOUR.

ÉDIT EN FAVEUR DES JUIFS.

1 Le texte de ce fameux édit est intéressant à connaître. En avouant que sa bonne foi été surprise, lorsqu'il a décrété l'extermination des Juifs, Assuérus donne d'abord une utile leçon, non seulement aux rois, mais encore à tous les supérieurs et même à quiconque se laisse approcher par des flatteurs.

Une fois de plus, il justifie cette sentence de l'Écriture : «Celui qui croit vite est léger de cœur et sera dupe : *Qui cito credit levis est corde, et minorabitur».* (Eccli, XIX, 4)

Nous disons une fois de plus, car, dans tous les siècles, d'éclatants exemples prouvent la sagesse de l'oracle divin. Pour s'être montrés trop crédule, Josué est trompé par les Gabaonites ; Holoferne, par Judith ; Samson, par Dalila ; Putiphar, par sa femme ; Roboam, par ses jeunes conseillers : combien de faits analogues on lit dans l'histoire des peuples anciens et modernes!

La loyauté avec laquelle Assuérus répare une injustice, malgré la crainte d'une révolution, est une nouvelle leçon donnée aux supérieurs, plus précieuse encore que la première. Enfin, l'extermination des ennemis des Juifs nous

révèle la nature des lois qui régissaient les anciennes monarchies, sans laisser à personne le droit d'accuser d'injustice et de cruauté ni Assuérus, ni Esther, ni Mardochée.

2. Voici l'édit rendu le vingt-troisième jour du mois de Siban, troisième mois de l'année persane, par conséquent trois mois dix jours après l'édit d'Aman.

«Le grand roi Assuérus, qui règne depuis les Indes jusqu'en Éthiopie, aux chefs et aux gouverneurs des cent vingt-sept provinces qui sont soumises à notre empire, salut :

«Plusieurs, abusant de la bonté des princes et des honneurs qu'ils en ont reçus, deviennent insolents : et non-seulement ils tâchent d'opprimer les sujets des rois, mais, ne pouvant porter avec modération la gloire dont ils ont été comblés, font des entreprises contre ceux mêmes de qui ils l'ont reçue. Non contents de méconnaître les grâces qu'on leur a faites et de violer dans eux-mêmes les droits de l'humanité, ils s'imaginent qu'ils pourront se soustraire à la justice de Dieu, qui voit tout.

3. «Et ils sont venus à un tel degré de folie que, s'élevant contre ceux qui s'acquittent de leur charge avec une grande fidélité, et qui se conduisent de telle sorte qu'ils méritent d'être loués de tout le monde, ils tâchent de les perdre par leurs mensonges et leurs artifices, en surprenant par leurs déguisements et par leur adresse la bonté des princes qui jugent des autres d'après eux-mêmes. Ce qui se voit clairement par les anciennes histoires. Et ce qui se passe encore tous les jours, apprend combien les bonnes inclinations des princes sont souvent altérées par de faux rapports. En conséquence, nous devons aujourd'hui pourvoir par nous-même à la paix de toutes les provinces.

4. «Si nous ordonnons des choses différentes, ne pensez pas que cela vienne de la légèreté de notre esprit; croyez plutôt que c'est la vue du bien public qui nous oblige à régler nos décrets selon la diversité des temps et la nécessité de nos affaires. Et afin que vous compreniez plus clairement ce que nous disons :

«Nous avions reçu avec bonté auprès de nous, Aman, fils d'Amadathi, qui n'avait rien de commun avec le sang des Perses et qui a voulu déshonorer notre clémence par sa cruauté. Et, après que nous lui avions donné tant de marques de notre bienveillance, jusqu'à le faire appeler notre père, et à le faire adorer de tous comme le second après le roi, il avait comploté, avec une méchanceté inouïe et toute nouvelle, de perdre Mardochée, par la fidélité et les bons services duquel nous vivons, et Esther, notre épouse, la compagne de notre royauté, avec tout son peuple, afin qu'après les avoir massacrés et nous avoir ôté ce secours, il pût nous surprendre nous-même et faire passer à des étrangers l'empire des Perses.

5. «Mais nous avons reconnu que les Juifs, destinés à la mort par cet homme détestable, n'étaient coupables d'aucune faute ; qu'au contraire, ils se conduisent suivant des lois justes, et qu'ils sont les enfants du Dieu très-haut, par la grâce de qui le royaume a été donné à nos pères et à nous-même et se conserve encore aujourd'hui entre nos mains. C'est pourquoi nous déclarons que les lettres qu'il vous avait envoyées contre eux, en notre nom, sont de nulle valeur; et qu'à cause de ce crime il a été pendu avec tous ses proches devant la porte de la ville de Suse : Dieu lui-même, et non pas nous, lui ayant fait souffrir la peine qu'il a méritée.

6. «Que cet édit donc que nous envoyons présentement soit affiché dans toutes les villes, afin qu'il soit permis aux Juifs de garder leurs lois. Vous leur prêterez secours, afin qu'ils puissent mettre à mort ceux qui se préparaient à les perdre, le treizième jour du douzième mois, appelé Adar ; car le Dieu tout-puissant leur a fait de ce jour qui devait être un jour de deuil et de larmes, un jour de joie.

«Vous aussi, mettez ce jour au rang des jours de fêtes et célébrez-le avec toute sorte de réjouissances, afin qu'on sache à l'avenir que tous ceux qui obéissent fidèlement aux Perses, sont récompensés comme leur dévouement le mérite, et que ceux qui conspirent contre l'empire sont punis d'une mort digne de leur crime. S'il se trouve une ville qui refuse de prendre part à cette fête solennelle, qu'elle périsse par le fer et par le feu et qu'elle soit tellement détruite, qu'elle ne puisse jamais servir de retraite ni aux hommes ni aux bêtes, mais qu'elle soit un monument éternel du châtiment dû à la désobéissance et au mépris».

Réflexion - Dans tout ce qui regarde la défiance dont il faut user à l'égard des flatteurs et des conseillers intéressés, le décret d'Assuérus est de tous les temps, mais en particulier des temps actuels. Les rois et surtout les peuples d'aujourd'hui sont environnés d'Amans, qui leur conseillent de perdre le peuple chrétien. Plus de christianisme, plus d'Église, plus de pape, plus de prêtres, plus de catholiques : ils sont en conspiration permanente contre la liberté, le progrès, la civilisation, la paix des familles et le bonheur des nations. Ainsi raisonnait, contre les Juifs, l'hypocrite Aman, à la cour d'Assuérus.

Ainsi raisonnaient, contre nos pères dans la Foi, les sophistes païens, à la cour des Césars. Ainsi raisonnaient, en France, les philosophes incrédules, à la veille de la Révolution : et leurs conseils devinrent la persécution, la spoliation, la mort sous toutes les formes. Ainsi raisonnent aujourd'hui, dans toute l'Europe, leurs innombrables successeurs. Avis aux rois, aux peuples, à nous tous de crier vers Marie, comme les apôtres à Notre-Seigneur au milieu de la tempête : Sauvez-nous, nous périssons : *Salva nos, perimus*.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez plus toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Amérique septentrionale.
Pratique. - Réciter trois fois *Monstra te esse matrem*, etc.

XXIXè Jour

Triomphe des Juifs.

1. Pendant que les courriers portaient en toute hâte les lettres du roi dans toutes les provinces, l'édit de révocation fut affiché dans Suse. Toute la population le lut avidement, mais avec des sentiments bien opposés. Aux uns il inspirait une juste terreur, tandis qu'il remplissait les autres d'allégresse. Les Juifs non seulement de la capitale, mais de toutes les villes de province, étaient prévenus d'avoir à s'assembler d'abord pour défendre leur vie, ensuite pour exterminer leurs ennemis, avec leurs femmes et leurs enfants et s'emparer de leurs dépouilles.

Tel était le sort que les ennemis des Juifs leur avaient réservé. Ainsi que nous l'avons vu, l'édit d'Aman portait en propres termes : «Qu'on tue et qu'on extermine tous les Juifs, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, les petits enfants et les femmes, et qu'on pille tous leurs biens».

2. La terreur et l'allégresse furent portées au comble, lorsqu'on vit Mardochée sortir du palais, où il venait de s'entretenir intimement avec le roi. Le tout-puissant ministre parut dans un grand éclat. Monté sur un superbe cheval et entouré d'un brillant cortège, il portait une robe royale, couleur d'hyacinthe, et de bleu céleste ; sur la tête une couronne d'or et sur les épaules un manteau de soie et de pourpre. A son aspect toute la ville, c'est-à-dire tous les Juifs et tous les amis des Juifs, tressaillirent de bonheur. Une nouvelle lumière semblait se lever sur les Juifs, et annoncer des jours de victoires, de réjouissances et de félicités.

3. Il en fut de même dans toutes les provinces et dans toutes les villes, où l'édit du roi était porté. Partout les Juifs étaient ivres de joie, se donnaient des festins et célébraient des jours de fête. C'est au point qu'un grand nombre de gentils embrassèrent leur religion. Comme Nabuchodonosor, à la vue des enfants miraculeusement préservés dans la fournaise confessa le vrai Dieu ; de même ces idolâtres, en voyant le sort des Juifs si promptement changé, ne purent s'empêcher de reconnaître l'action du Dieu qui veillait sur ce peuple, dont le nom seul remplissait de crainte tous les esprits.

4. C'est, en effet, une chose digne de sérieuse remarque que la domination du Juif chez tous les peuples avec lesquels il s'est trouvé en rapport. Entré esclave en Égypte dans la personne de Joseph, il finit dans la personne de ce même Joseph, par dominer tout le pays. Héritier de la terre promise, il anéantit les sept peuples chananéens qui en étaient possesseurs. Esclave de nouveau à Babylone, il règne sur l'empire, dans la personne de Daniel ; et plus tard dans celle de Mardochée.

Libre depuis hier, chez les nations chrétiennes, où il fut si longtemps opprimé, il marche visiblement à la souveraineté, si déjà il ne la possède en partie. Aujourd'hui, c'est l'or qui possède le monde, et c'est le Juif qui possède l'or. Ce fait évidemment providentiel nous montre que Dieu a toujours des tendresses particulières pour ce peuple, et qu'à raison de la loi de solidarité, il récompense dans les enfants les vertus de leurs pères, Abraham, Isaac et Jacob

5. Daté du vingt-troisième jour du troisième mois de l'année, le second édit d'Assuérus ne devait être exécuté que le treizième et le quatorzième jour du douzième mois. Pourquoi ce délai de neuf mois ? plusieurs raisons le rendaient nécessaire. Il fallait d'abord laisser le temps de publier l'édit, dans les lieux les plus éloignés de l'immense empire. Il fallait ensuite laisser aux ennemis des Juifs le temps de se repentir et aux Juifs le temps de bien connaître leurs ennemis obstinés. Cette sage lenteur prouve la clémence de Mardochée, qui ne voulait pas que le châtiment passât les bornes de légitimes représailles.

6. Ces représailles étaient d'ailleurs commandées par la justice, par la sécurité des Juifs et par la tranquillité du royaume. Comment laisser impunis ces nombreux égorgeurs, qui depuis si longtemps préparaient leurs potences, aiguisaient leurs coutelas pour exterminer des innocents, et n'attendaient que le moment de se repaître de leur sang et de s'enrichir de leurs dépouilles ? Comment laisser vivre les bourreaux côte à côte avec les victimes ? N'eût-ce pas été donner lieu à de sanglantes surprises et à des collisions plus sanglantes encore ?

7. Ainsi, le jour même où le premier édit du roi devait être exécuté dans toute l'étendue de l'empire et par le massacre si désiré de tous les Juifs, ce jour-là même tout fut changé. Ce furent les Juifs eux-mêmes qui, devenus les plus forts, commencèrent à se venger de ceux qui les haïssaient. Ils s'assemblèrent dans toutes les villes, dans les bourgs et les autres lieux pour étendre la main contre leurs persécuteurs ; et nul n'osait leur résister, parce que la crainte de leur puissance s'était emparée de tout l'empire.

8. Les gouverneurs et les intendants des provinces, tous ceux qui avaient quelque dignité ou quelque emploi étaient les premiers à relever la gloire des Juifs, et à favoriser le massacre, par la crainte de Mardochée qu'ils savaient être grand dans la maison du roi, jouissant d'un pouvoir sans bornes et dont la réputation, croissant de jour en jour, volait de bouche en bouche, jusqu'aux extrémités du royaume. Les Juifs firent donc un grand carnage de leurs ennemis, et, en les massacrant, ils leur rendirent le mal qu'ils s'étaient préparé à leur faire.

Réflexion. - Parce qu'il est Père et Père infiniment bon, Dieu est lent à punir. Mais Il cesserait d'être bon, s'Il laissait toujours impunies les fautes du coupable obstiné, qui ne tient compte ni de Sa longanimité, ni de Ses promesses, ni de Ses menaces. L'impunité serait un encouragement pour les méchants, un scandale pour les bons, la ruine de la vertu et le renversement de tout ordre parmi les hommes. Malgré sa douceur, Esther ne s'opposa point au décret d'Assuérus qui condamnait à mort les ennemis de son peuple.

La sainte Vierge elle-même, dont elle est la figure, finit par ne pas s'opposer à des châtiments devenus nécessaires. Voilà pourquoi, dans son apparition aux enfants de la Salette, cette Mère de Miséricorde disait qu'elle ne pouvait plus retenir le bras de son fils et qu'il était urgent que le dix-neuvième siècle se convertît promptement sans quoi des fléaux inconnus tomberaient sur lui. Puisse-t-il profiter de l'avertissement !

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Amérique méridionale.
Pratique. - Faire une aumône en l'honneur de la sainte Vierge.

XXXè JOUR.

Exécution de l'édit.

1. Dès la pointe du treizième jour, le massacre commença dans la ville de Suse, où les Juifs mirent à mort cinq cents hommes, et le lendemain trois cents. Les premières victimes furent les dix fils d'Aman. Arrêtés depuis neuf mois, le jour même de l'exécution de leur père, ils avaient été tenus en prison et réservés au supplice. Le lendemain de leur mort, c'est-à-dire le quatorzième jour du mois d'Adar, ils furent suspendus à des potences, pour augmenter l'ignominie d'Aman et jeter la terreur parmi les ennemis des Juifs. Afin de montrer que ce n'était pas la cupidité qui les faisait agir, mais le droit de légitime défense, les Juifs ne touchèrent à rien de ce qui leur avait appartenu, ni à eux, ni à aucun de ceux qui furent enveloppés dans le carnage, soit à Suse, soit dans les provinces.

2. Le massacre, qui dura deux jours dans la capitale, s'accomplit en un seul jour dans les provinces, où les Juifs mirent à mort soixante-quinze mille hommes. Ce nombre prodigieux nous montre que toute une armée était prête à se jeter sur les Juifs et à les exterminer. Mais ce peuple est né immortel. A tous ceux qui ont voulu l'anéantir, il a survécu, et il survit. Pleinement victorieux de leurs ennemis et libres désormais de toute crainte, les Juifs des provinces firent du quatorzième jour d'Adar un jour de fête solennelle, qu'ils ordonnèrent de célébrer à perpétuité par des réjouissances et par des festins.

3. Ceux de la capitale, ayant fait le carnage pendant le treizième et le quatorzième jour, fixèrent le quinzième pour leur jour de fête. Afin de mettre de la régularité dans ces réjouissances nationales, Mardochée envoya une lettre aux Juifs des provinces les plus proches comme les plus éloignées, dans laquelle il leur disait : «Le quatorzième et le quinzième jour du mois d'Adar seront des jours de fête. Ils se célébreront tous les ans à perpétuité, avec la plus grande solennité, parce que ce fut en ces jours que les Juifs se vengèrent de leurs ennemis et que leur deuil fut changé en joie. Ces jours seront des jours de festins et de réjouissances, où les enfants d'Israël s'enverront mutuellement une partie de leurs mets et feront de petits présents aux pauvres».

4. Comme on le pense bien, l'établissement de la fête ne rencontra aucune opposition. La fête elle-même fut célébrée avec une allégresse toujours ancienne et toujours nouvelle ; et, ce qui est plus remarquable, avec une fidélité constante. Elle fut appelée la fête des *sorts*, et non la fête de la délivrance, en souvenir des sorts qu'Aman avait consultés et qui fixaient au treizième jour d'Adar l'extermination des Juifs. Rappeler ainsi à perpétuité l'anniversaire de ce jour terrible, le danger qu'ils avaient couru et la consternation dans laquelle les avait jetés la nouvelle du massacre, était le vrai moyen de rendre la reconnaissance plus profonde et la joie plus vive.

5. Les Juifs donc, en mémoire de ce qui avait été arrêté contre eux, et du grand changement survenu en leur faveur, s'obligèrent eux et leurs enfants, et tous ceux qui voudraient embrasser leur religion, à faire en ces deux jours une fête solennelle, sans que personne pût s'en dispenser. «La mémoire de ces jours, dit le texte sacré, sera conservée, et ils seront célébrés d'âge en âge, dans toutes les familles, dans toutes les provinces, dans toutes les villes. Ces jours de Phurim ne passeront point du milieu des Juifs ; et la mémoire ne s'effacera point de leur race».

6. En effet, les Juifs célèbrent encore aujourd'hui cette fête des Sorts, le quatorzième jour du Mois d'Adar. Ce mois commence vers l'équinoxe du printemps. A la prière du soir, après le coucher du soleil du treizième jour, on donne dans la synagogue lecture du livre d'Esther en hébreu. Il doit être écrit à la plume sur du parchemin en forme de rouleau, comme les lettres chez les anciens. Chacun doit lire tout d'une haleine les noms des dix fils d'Aman. Ceci est une superstition talmudique. Néanmoins les Juifs s'y montrent fidèles ; mais ils se félicitent de ce qu'Aman n'ait pas eu une famille plus nombreuse ; car il y aurait eu de quoi suffoquer avant d'arriver au bout.

7. Toutes les fois qu'on prononce le nom d'Aman, il se fait un vacarme terrible. Tous les assistants, grands et petits, frappent des pieds, ou avec des marteaux et autres instruments contondants, sur des images d'Aman, pendu à la

potence ; ou, faute d'images, sur son nom et même sur tout ce qui se présente, mais à son intention, pour effacer le souvenir de l'Amalécite.

Après cette expédition, on s'envoie mutuellement des présents de comestibles. Ensuite on fait des festins auxquels on invite les parents, les connaissances et des pauvres. La veille est un jour de jeûne, appelé jeûne d'Esther. L'abstinence de toute nourriture s'observe depuis le point du jour jusqu'au soleil couché[1]. Les Juifs donnent ici un exemple de reconnaissance, qui condamne bien des chrétiens.

Réflexion. - La loi qui enveloppe tous les fils d'Aman dans la punition du père, paraît au premier coup d'œil trop sévère, et même injuste. Nous raisonnons d'après nos faibles idées, qui sont loin d'être toujours la mesure du vrai. D'abord, que savons-nous si tous les fils d'Aman ne partageaient pas la haine homicide de leur père ? Ensuite la loi, qui leur fut appliquée était la loi des Perses. Nous le voyons dans la vie de Daniel. Non seulement ses délateurs, mais leurs femmes et leurs enfants furent précipités, par ordre de Darius, dans la fosse aux lions, et périrent sous la dent de ces terribles animaux.

Enfin, cette loi est une application de la grande loi de la solidarité, promulguée et exécutée par Dieu Lui-même, lorsqu'Il dit : Je visiterai l'iniquité des pères jusqu'à la troisième et quatrième génération, comme Je récompenserai leurs vertus jusqu'à mille générations. Quelle haute moralité dans une pareille loi ! Quel frein pour le père, tenté de pécher, que la crainte de vouer ses enfants au malheur ! Quel encouragement pour le père vertueux, que ces longues bénédictions dont seront favorisés, à cause de lui, ses enfants et arrière-petits-enfants.

Invocations. – Épargnez, Seigneur, épargniez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Océanie.
Pratique. - Prendre le *scapulaire de l'Immaculée Conception*.

XXXIè JOUR.

GRANDEUR DE MARDOCHÉE.

1. Assuérus fut magnifiquement récompensé d'avoir fait régner la justice dans son royaume. Il n'en pouvait être autrement et il en sera toujours ainsi. Car c'est une loi divine que la justice élève les nations et que le péché rend les peuples malheureux : *Justitia elevat gentem, miseros autem faciet populos peccatum* (Prov, XIV, 34). Jouissant d'une paix profonde, l'empire des Perses put étendre ses conquêtes, en sorte qu'Assuérus rendit tributaires de vastes régions et toutes les îles de la mer. Les annales des Perses et des Mèdes racontent sa puissance et le haut point de grandeur auquel il avait élevé Mardochée.

2. Elles rapportent aussi de quelle manière Mardochée, Juif de nation, devint la seconde personne dans l'empire du roi Assuérus ; comme il fut grand parmi les Juifs et aimé de tous ses frères, ne cherchant qu'à faire du bien à sa nation et ne parlant que pour le bonheur du peuple. Humble comme tous les saints, Mardochée ne s'attribuait rien à lui-même. A Dieu seul il rapportait la gloire de tout ce qui s'était accompli. Au faîte de la grandeur, il aimait à rappeler le songe qu'il avait eu et dans lequel, sans aucun mérite de sa part, le Dieu de ses pères lui avait montré sa glorieuse destinée.

3. Aux admirations dont il était l'objet, aux félicitations qu'il recevait de toutes parts, le grand homme répondait : «C'est Dieu qui a fait toutes ces choses : *A Deo facta sunt ista*». En voici la preuve : la seconde année du règne du très grand roi Assuérus, une année avant son couronnement et le renvoi de la reine Vasthi, le premier jour du mois de Nisan, moi Mardochée, fils des captifs que Nabuchodonosor, roi de Babylone, avait transférés de Jérusalem, avec Jéchonias, roi de Juda, j'eus la vision suivante, qui marquait tout ce qui est arrivé et dont rien n'a manqué de s'accomplir.

4. «J'entendis des voix, de grands bruits et des tonnerres, et la terre tremblait, et l'épouvante s'étendait au loin». C'était le signe des troubles, des bouleversements et des douleurs que devait causer dans l'empire l'édit d'Assuérus, qui condamnait à l'extermination plusieurs centaines de mille Juifs avec leurs femmes, leurs enfants et leurs serviteurs.

«Et voici deux grands dragons prêts à combattre l'un contre l'autre : c'étaient Aman et moi. A leurs cris, les peuples des différentes provinces de l'empire s'émurent pour combattre contre la nation des Justes. Et ce fut un jour de ténèbres, de périls, d'afflictions, d'angoisses et d'une grande épouvante sur toute la terre. La nation des Justes, craignant les maux qui lui étaient préparés, ne s'attendait plus qu'à mourir.

5. «Cependant ils crièrent vers Dieu ; et voilà qu'au bruit de leurs prières une petite fontaine sortit d'un coin de terre obscur ; et cette petite fontaine devint un grand fleuve : et ce fleuve répandit une grande abondance d'eau ; et ce fleuve devint lumineux comme le soleil : et ce fleuve et ce soleil, c'est Esther que le roi épousa et fit asseoir sur son trône».

Une petite fontaine pure comme le cristal qui sort silencieusement d'un coin de terre ombragé : quelle plus gracieuse image pour représenter l'humble, la jeune, la candide Esther ! Cette petite fontaine devient un grand fleuve qui inonde la terre de ses eaux bienfaisantes. Voilà bien Esther devenue la grande impératrice des Perses, la reine bien-aimée d'Assuérus, qui, du trône où elle est assise, fait sentir sa salutaire influence, non seulement aux Juifs

[1] Cor. a Lap. in Esther, c. IX, v. 1 ; Drach, id. V, 26.

répandus dans les différentes provinces de l'empire, mais à l'empire même tout entier, par la paix et la prospérité qu'elle lui procura.

Ce fleuve devient lumineux comme l'astre du jour : c'est encore Esther qui, par l'éclat de son incomparable beauté et particulièrement de ses vertus, illumine tout le royaume d'Assuérus, le réjouit, le vivifie, l'embellit, comme le soleil, lorsqu'il se lève sur la nature.

6. «Et je vis que, pour délivrer son peuple, le Seigneur fit des miracles et de grands prodiges. Il ordonna qu'il y eût deux sorts : l'un contre les Juifs, et l'autre contre leurs ennemis. Et ces deux sorts parurent devant Dieu et indiquèrent le même jour. Et ce jour fut heureux pour les Juifs, et mortel pour leurs ennemis, parce que le Seigneur se ressouvint de Son peuple et eut compassion de Son héritage. Et ce jour sera un jour de fête pour toutes les générations futures du peuple d'Israël». Ainsi parlait l'humble et reconnaissant Mardochée.

Comblés des bénédictions des peuples, pleins de jours et riches de mérites, Esther et Mardochée furent ensevelis avec honneur dans la capitale de la Médie, appelée plus tard *Hamda la Grande*, où le voyageur Benjamin de Tudèle, au douzième siècle, dit avoir trouvé une population de cinquante mille Juifs.

Réflexion. - Aux catholiques du dix-neuvième siècle, si éprouvés, si menacés et si justement inquiets, montrer, par-delà les noirs nuages qui obscurcissent l'horizon, les rayons de l'arc-en-ciel, signe et moyen de leur délivrance ; et, au milieu des tempêtes qui agitent le monde, indiquer l'ancre du salut pour eux, pour l'Église, pour les nations : tel a été le but de ce mois de Marie. Les belles figures de l'ancien peuple de Dieu devant avoir leurs réalités dans le nouveau, l'histoire du passé est devenue pour nous la prophétie de l'avenir. Comme on admire les traits d'un beau visage à travers un voile diaphane, nous avons vu Marie resplendir si vivement dans Judith et dans Esther que l'enfant lui-même a pu dire : C'est Elle.

Oui, c'est Elle : Beauté, bonté, vie cachée, vie publique, dévouement sublime, influence irrésistible, triomphes inattendus, délivrance miraculeuse, paix et prospérité procurées à la nation sainte : rien ne manque pour faire concorder la figure avec la réalité. Ainsi, ce que furent pour leur peuple bien-aimé, Judith et Esther, Marie le sera pour nous, son peuple, sa famille, ses frères et ses sœurs. Aujourd'hui, demain et toujours, Holoferne et Aman périront par la main d'une femme. Leur sentence est portée : elle est immuable. Entre eux et la femme par excellence, la guerre est éternelle. Toujours ils l'attaqueront, tantôt en elle-même et tantôt dans sa race ; mais toujours elle leur écrasera la tête *: Et ipsa conteret caput tuum.*

Que nous reste-t-il pour profiter de sa victoire ? Demeurer ou devenir les enfants de Marie : enfants de Marie par notre amour filial pour Marie, par la sainteté de nos mœurs, par l'imitation des vertus de Marie. L'infaillible moyen d'y réussir est de nous demander sérieusement chaque matin : Si la sainte Vierge était aujourd'hui à ma place, comment agirait-elle ? comment prierait-elle ? comment travaillerait-elle ? comment commanderait-elle ? comment obéirait-elle ? comment parlerait-elle ? comment souffrirait-elle ?

Tel est le bouquet de roses et de lis offert à chacun de nous, à la fin de ce mois béni. Souvent respiré, le suave parfum de ces fleurs de Marie embaumera notre âme, en sanctifiera toutes les puissances et les fera vivre de la vie de la grâce, commencement de la vie de la gloire. Amen, amen, amen.

Invocations. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.
O Marie, secours des chrétiens, priez pour toutes les nations idolâtres.
Pratique. - Répéter chaque jour les saints noms de Jésus et de Marie, soixante-douze fois en l'honneur des soixante douze années de la sainte Vierge.

TABLE DES MATIÈRES.

	Avant-propos	1
Ier Jour.	Les figures et la réalité	3
IIè Jour.	Nabuchodonosor	4
IIIè Jour.	Holoferne	5
IVè Jour.	Achior	6
Vè Jour.	Béthulie	7
VIè Jour.	Judith	8
VIIè Jour.	Judith sort de Béthulie	9
VIIIè Jour.	Judith dans la tente d'Holoferne	10
IXè Jour.	Judith coupe la tète d'Holoferne	11
Xè Jour.	Judith de retour à Béthulie	12
XIè Jour.	Le camp d'Holoferne	13
XIIè Jour.	Déroute des Assyriens	14
XIIIè Jour.	Cantique de Judith	15
XIVè Jour.	Mort de Judith	16
XVè Jour.	Assuérus	17
XVIè Jour.	Vasthi	18
XVIIè Jour.	Esther	19
XVIIIè Jour.	Mariage d'Esther	20

XIXè Jour. Aman 21
XXè Jour. Édit de proscription 22
XXIè Jour. Mardochée 23
XXIIè Jour. Prière de Mardochée et d'Esther 24
XXIIIè Jour. Esther entre chez le roi 25
XXIVè Jour. Colère d'Aman 26
XXVè Jour. Confusion d'Aman 28
XXVIè Jour. Punition d'Aman 29
XXVIIè Jour. Élévation de Mardochée 30
XXVIIè Jour. Édit en faveur des Juifs 31
XXIXè Jour. Triomphe des Juifs 32
XXXè Jour. Exécution de l'édit 34
XXIè Jour. Grandeur de Mardochée 35

Document réalisé
par les Amis du Christ Roi de France.

Nous soumettons
tous nos documents
aux lois du copyright chrétien :
nos documents peuvent être
librement reproduits et distribués,
avec mention de leur provenance.

A.C.R.F.

www.a-c-r-f.com

info@a-c-r-f.com